Devoir de mémoire

à la Castine le 24 octobre 2009

Dans le cadre des manifestations culturelles, la Société d'Histoire de Reichshoffen et Environs avait organisé, le samedi 24 octobre à la Castine, une rencontre avec des représentants de trois associations militant en faveur du devoir de mémoire.

Plus de trois cents personnes, anciens incorporés de force, famille des "*Malgré-Nous*", collégiens, élus, ainsi que toutes les personnes intéressées par le thème de la causerie ont répondu à l'invitation du Président.

Le Général Jean-Paul BAILLIARD, président de l'Association des Evadés et Incorporés de Force, le Docteur Emile ROEGEL, au nom de l'Amicale Interdépartementale des anciens de Tambov, et Madame Marlène DIETRICH, présidente de "*Pèlerinage Tambov*", ont rendu témoignage de leurs vécus à l'auditoire très attentif.

L'intervention du Général BAILLIARD

Ancien "**Malgré-Nous**", incorporé de force dans la Wehrmacht en 1943, blessé au front de l'Est en 1944, évadé en 1945, le Général Jean-Paul BAILLIARD expliqua les circonstances de l'incorporation de force dans les départements d'Alsace-Moselle allant de pair avec l'annexion de ces départements.

« *Il y a 67 ans, le 25 août 1942, le gauleiter d'Alsace-Bade Robert WAGNER promulgua le décret instituant le service militaire obligatoire en Alsace. Le gauleiter de la Westmark (Sarre, Palatinat, Moselle annexée) Joseph Bürckel fit de même, ainsi que le gauleiter SIMON au Luxembourg. La décision pour cette institution du service militaire obligatoire fut prise par ces gauleiter à la suite d'un entretien qu'ils eurent, quelques semaines plus tôt, avec Adolf HITLER, dans son PC de Winniza en Ukraine, malgré les réticences des chefs de la Wehrmacht, qui, d'une part se souvenaient du comportement souvent peu patriotique des Alsaciens-Lorrains incorporés dans l'armée allemande durant la guerre 1914-1918, et d'autre part objectaient au Führer que l'incorporation dans la Wehrmacht ne pouvait concerner que des citoyens de nationalité allemande et non des étrangers.*

En effet, si en 1914, les Alsaciens-Lorrains de nationalité allemande depuis le traité de paix de Francfort de 1871 avaient été incorporés tout à fait légalement dans l'armée allemande, tel n'était pas le cas en 1942 puisque aucun traité de paix n'avait encore été négocié avec la France, et que seules existaient les conventions de l'armistice, qui reconnaissaient à la France ses frontières de 1939, reconnues par le traité de paix de Versailles de 1919. Les Alsaciens et Mosellans étaient donc de droit des citoyens français, ce qui interdisait leur incorporation dans l'armée allemande.

On s'est alors servi de l'artifice consistant à octroyer automatiquement la nationalité allemande aux incorporés et à leurs familles dès le jour de leur incorporation ».

Le général insista sur la nécessité de rétablir la vérité historique sur les 130 000 « Malgré-Nous », victimes du nazisme. Il rendit compte de son action auprès des gouvernements pour faire d'abord prendre conscience puis pour faire reconnaître la douloureuse histoire des Alsaciens-Mosellans *« qui n'ont ni trahi la patrie, ni failli à l'honneur, que cela plaise ou non* ».

Témoignage du Docteur Emile ROEGEL

Il a été incorporé de force dans le R.A.D. "*Reicharbeitsdienst*" en février 1943, incorporé de force dans la Wehrmacht le 20 mai 1943, envoyé sur le front de l'Est en Moldavie, près de Tiraspol sur le Dniestr, déserteur le 25 août 1944, fait prisonnier près de Stalino "*Donetz*", entré au Camp de Tambov le 17 octobre 1944, libéré avec le premier convoi du 2 août 1945, après le convoi dit "*des 1500*" parti le 7 juillet 1944, rentré chez lui fin août 1945, retraité depuis 1990. Le Dr Emile ROEGEL décrivit le camp 188 de Tambov-Rada où trois à cinq mille Alsaciens-Mosellans sont morts de froid, de faim ou de maladies. Il illustre son propos par un diaporama d'une centaine de dessins d'époque, parmi lesquels les baraques à demi enterrées, le pain noir très lourd et humide, la soupe si

Le camp de Tambov
Aquarelle d'Emile Roegel
peinte après son retour en 1948

légère qu'on partageait très équitablement, les souffrances endurées et les inévitables carences et maladies inhérentes à un camp surpeuplé.

Photo : Marlène Dietrich

26 février 2008 : accompagné de son interprète, Philippe Richert lit le message du Président de la République, devant le mémorial de la forêt de Rada.

« *Entre le 7 juillet 1944, date du départ des 1.500 et celle de notre arrivée à Tambov vers le milieu d'octobre de cette même année, les transferts répétés de groupes de prisonniers avaient à nouveau rempli le camp. De quelques centaines qui ne purent partir alors avec leurs camarades libérés, les effectifs étaient remontés à plus de 3000, certainement bien plus encore en hiver. Les baraques étaient de plus en plus bondées, entre 150 et 250 individus selon la taille des baraques… Les Russes se mêlaient peu de l'organisation interne du camp, laissant cette tâche à des "cadres improvisés" auto-entretenus et jugés prédateurs par la plupart. La sélection au camp se faisait surtout selon l'état physique du prisonnier. Quelques grands groupes se formèrent ainsi : ceux que les médecins russes jugeaient capables de fournir un travail, ensuite celui des affaiblis, des dégradés ne pouvant fournir qu'un effort minime pour leur propre survie ; on leur imposait parfois des corvées internes. Ce groupe devait représenter au moins la moitié des effectifs. Enfin il y avait surtout le peuple des lazarets, probablement plus d'un millier, englouti dans son propre monde souterrain dont les médecins donnaient le bon d'entrer… mais la sortie était souvent certaine, malheureusement. Elle menait à la baraque 22, la morgue… Quand les lazarets étaient surchargés, les malades étaient évacués vers Kirsanov, à 60 km où une ancienne institution religieuse hébergeait alors un hôpital pour prisonniers. La misère y était tout aussi grande et beaucoup des évacués ne supportaient même pas le transfert qui se faisait souvent sur des camions à découvert.*

On doit enfin parler de la cause évidente de toute cette décrépitude : une alimentation totalement insuffisante, en quantité et en qualité. Ceci est d'autant plus étonnant et il faut le dire, scandaleux, que Tambov-Rada était un camp de rassemblement de Français, donc d'alliés, connu du Comité de Libération Nationale d'Alger… »

L'association « Pèlerinage Tambov »

Marlène DIETRICH préside depuis 2008 l'association créée en 1995. Elle rappelle que la mission principale est de permettre aux personnes qui le souhaitent de pouvoir se recueillir sur les lieux où beaucoup de nos jeunes soldats d'Alsace et de Moselle sont morts de froid, de faim, de maladie ou de mauvais traitement.

De plus, en participant au Devoir de Mémoire, elle favorise également l'obligation faite aux Responsables Politiques et aux Chefs d'Etats, de prendre conscience des résultats catastrophiques auxquels peuvent conduire des comportements criminels et de les inciter à ne plus jamais provoquer de telles tragédies.

Un voyage d'environ une semaine est organisé tous les deux ans pour honorer ceux qui n'ont pas eu la chance de rentrer dans leur foyer et qui sont restés en terre lointaine (le papa de la présidente est décédé à Tambov). Avant chaque pèlerinage, un groupe de jeunes bénévoles se rend sur les lieux pour nettoyer, débroussailler, entretenir le "*Carré Français*" dans la forêt de Rada. Le prochain voyage a lieu en automne 2010. Une petite vidéo a permis de fournir un aperçu de cette manifestation.

Ce fut alors au tour de l'assemblée de poser des questions. Alphonse TROESTLER, délégué à la Mémoire Régionale, a annoncé la mise en chantier du recensement de toutes les victimes alsaciennes de la Seconde Guerre Mondiale. Il faut savoir que parmi les "*Malgré-Nous*", 40 000 n'ont pas retrouvé leurs foyers à l'issue de leur éprouvante épreuve, morts ou disparus, la plupart sur le front de l'Est, laissant bien souvent leurs familles dans la plus cruelle des incertitudes quant à leur sort réel.

Photo : coll. Anciens de Tambov

Pèlerinage à Tambov : les familles se recueillent devant les fosses communes de Tambov.

Dans le hall de la Castine, une exposition de photos et de dessins abondamment légendés a été installée du mercredi 21 au lundi 26 octobre.

Bernard ROMBOURG

Rappel de l'historique de l'incorporation de force publié dans les annuaires n°15 et n°25[1] ainsi que dans l'ouvrage « Reichshoffen-Nehwiller »[2]

Dans l'annuaire n°15 de mars 1995 intitulé « Reichshoffen 1939-1945 » et publié à l'occasion du cinquantième anniversaire de la libération de Reichshoffen, votre président a rédigé une chronique de 100 pages relatant cette période particulièrement sombre de l'histoire de Reichshoffen.

Dans le préambule, je m'adressais surtout à la jeune génération, à ceux qui sont nés depuis la Deuxième Guerre Mondiale et qui n'ont aucune idée précise de la vie difficile menée par leurs ainés. Je les incitais à tout entreprendre pour que pareille situation ne se reproduise plus.

Sur les pages 89 et 90 figurent les noms des incorporés de force tués ou disparus sur le front Est. Sont mentionnés les dates de naissance, les dates de décès ou de disparition ainsi que le lieu quand il était connu. Je tiens à préciser que ce numéro est toujours disponible auprès du trésorier ou du président moyennant la somme de 10 €.

Les pages 56 et 57 sont consacrées au R.A.D. "*Reichsarbeitsdienst*", particulièrement des filles nées en 1927.

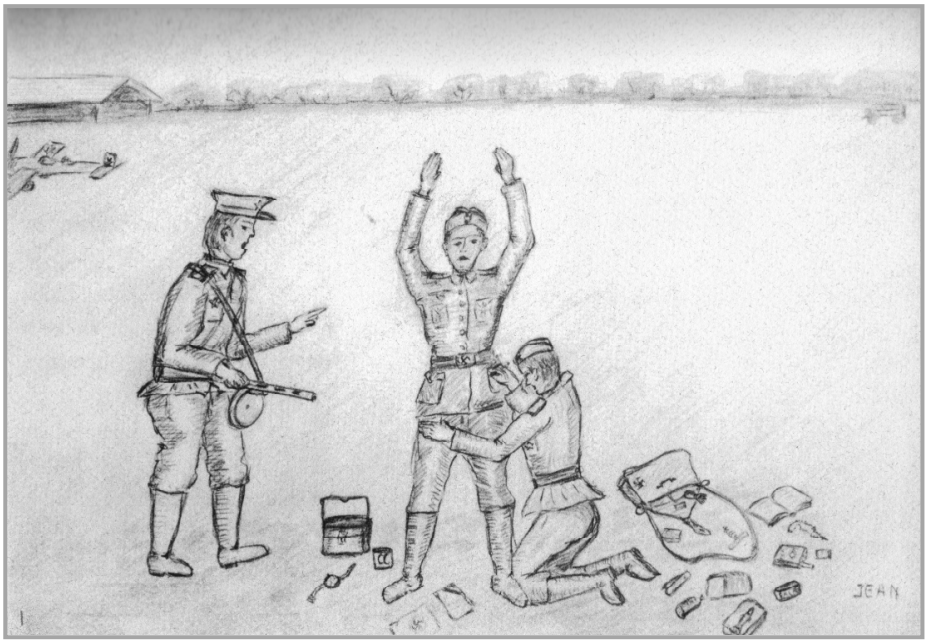
Les pages 58, 59 et 60 relatent l'incorporation de force. Après la publication de l'ordonnance du 24 août 1942, les conseils de révision débutèrent le 3 septembre 1942 pour les classes 1920 à 1924 qui n'avaient pas encore effectué leur service militaire dans l'armée française. Leur incorporation eut lieu dès le mois de novembre 1942. Mais comme la machine de guerre hitlérienne avait besoin de plus en plus d'hommes, les autres classes ne tardèrent pas à être incorporées à leur tour. La classe 1925 fut appelée entre le 5 et le 30 janvier 1943. En mars, un pas supplémentaire fut franchi avec l'incorporation des classes 1914 à 1919 ayant déjà effectué leur service militaire dans l'armée française. La classe 1924 passa le conseil de révision en juin 1943. A la fin de l'année, ce fut le tour des classes 1908 à 1913. En 1944, on a encore incorporé les classes 1927 et 1928 et procédé au recensement des classes 1906 et 1907 en octobre 1944 alors que les alliés étaient déjà aux portes de l'Alsace. C'est d'ailleurs à cette période que de nombreux Alsaciens incorporés de force décidèrent de déserter, certains rejoignant le maquis dans les Vosges, d'autres se cachant chez des amis, parents, voire dans la forêt. L'O.K.W. " *Oberkommando der Wehrmacht* ", l'Etat-major général de l'armée allemande, avait parfaitement conscience de cette situation puisque les permissions à destination de l'Alsace furent supprimées à partir du 6 septembre 1944 "*Urlaubssperre*". Seules subsistaient les permissions exceptionnelles. Pour stimuler les recherches des déserteurs, une prime de 100 à 500 marks était accordée à partir du 30 août 1944.

Bilan

Au total 130 000 Alsaciens-Mosellans furent incorporés dans la Wehrmacht dont 62 000 Bas-rhinois et 38 000 Haut-rhinois. Il y eut 25 000 morts, 22 000 disparus, 10 000 grands blessés et environ 40 000 réfractaires sur 200 000 en âge d'être mobilisés. A Reichshoffen, nous déplorons 41 incorporés tués et 34 disparus et non rentrés. Nehwiller compte 8 morts et un disparu…

Bernard ROMBOURG

Dessin de Jean Deutschmann



Après l'évasion :
c'est la fouille obligatoire

[1] Dans **l'annuaire n°25 de mars 2005** publié à l'occasion du soixantième anniversaire de la Libération, nous avons publié des témoignages relatifs au retour des incorporés de force. Ont témoigné Marcel KLEIN, Albert HOLTZHAUER et Pirmin KRIEGEL de Reichshoffen et Emile HEILIG de Niederbronn-les-Bains.

[2] Dans l'ouvrage « **Reichshoffen-Nehwiller** » publié en 2003, pages 47, 48 et 49 figure notamment l'épreuve douloureuse subie par Madame Elisabeth BLUM.

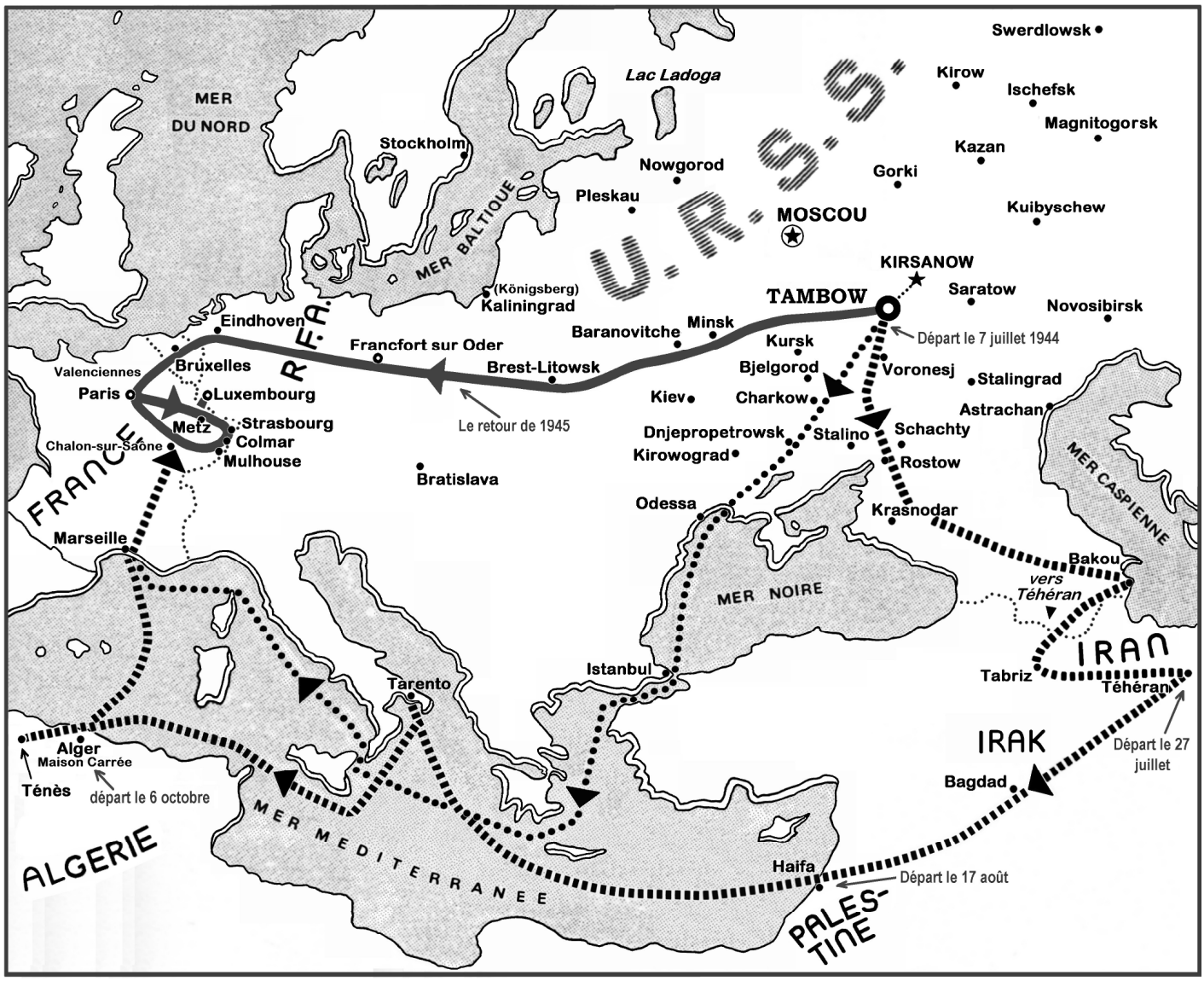
TEMOIGNAGES DES « ANCIENS DE TAMBOV » ORIGINAIRES DE REICHSHOFFEN

Lors de la manifestation « Devoir de mémoire » organisée le 24 octobre 2009 à la Castine, votre président s'était engagé de recenser les « Anciens de Tambov » originaires de Reichshoffen. Dans cet annuaire, nous avons décidé de donner la parole à ceux qui ont vécu cet épisode, de triste mémoire, échu à nos compatriotes « incorporés de force ». Nous essayons de mettre en lumière la diversité des situations en fonction de la propre histoire des uns et des autres. Il est grand temps de faire connaître à la jeune génération le sort singulier qui a été celui de leurs ancêtres, frère, père ou grand-père. Hélas beaucoup de ceux qui ont eu la chance d'être rapatriés ne sont plus de ce monde. L'âge des témoins progresse inexorablement. Les mémoires se dissolvent au fil des années. Heureusement que j'ai eu la chance de pouvoir interviewer des survivants, soit de vive voix, soit par correspondance, soit par téléphone. Dispersés dans beaucoup de divisions allemandes engagées sur tous les fronts de l'« Est », ces rescapés ont essayé de relater leur itinéraire parcouru il y a plus de soixante ans. Ils retracent, selon leur sensibilité, leur propre vécu avec ses souffrances et ses petites joies, avec ses angoisses et ses espoirs, avec ses humiliations et les rencontres qui leur ont permis de survivre. La nostalgie ou plus précisément le « Heimweh », loin de leurs familles, a laissé des traces indélébiles. Certains n'ont ménagé aucun détail pour livrer leur état d'âme qui a inspiré la révélation de leurs sinistres souvenirs.

Il m'a semblé opportun de livrer à nos lecteurs, en premier lieu, les témoignages provenant directement des intéressés et en second lieu les écrits fournis par des membres de la famille du défunt.

Bernard ROMBOURG

Carte d'Europe montrant les différents trajets empruntés par les « malgré-nous » de retour de Tambov



Témoignage de René HOLTZHAUER

Originaire de Reichshoffen, il habitait 18 rue de la Fontaine ; il est domicilié aujourd'hui à Saint Etienne. Il y a une dizaine d'années, il a rédigé, ses mémoires et me les a envoyées le 11 novembre 2009[1].

Je ne reproduis pas l'intégralité des informations, représentant 103 pages dactylographiées, mais je me contente de vous relater les renseignements les plus importants pour la compréhension des évènements.

Bernard ROMBOURG

« Adulte, peut-être surtout à l'âge mûr, on aimerait bien savoir qui étaient ses grands-parents et arrière-grands-parents, comment ils vivaient etc.

Je me suis donc décidé, il y a une dizaine d'années, à écrire mes souvenirs pour mes petits-enfants. Y figure évidemment la période de la Wehrmacht et des camps russes. »

... En 1943, notre incorporation portait d'abord sur le R.A.D.[2].

La durée avait été ramenée d'un an à trois mois. Il fallait tout de même y passer. C'était un principe. Papa[3] s'en félicitait dans la mesure où les "fils à papa" étaient également obligés d'y suer avec pelle et pioche. Ça leur faisait voir ce que c'était que le travail manuel. Le jour du départ les adieux ne furent pas trop pénibles : nous allions revenir dans trois mois. Les incorporés de l'arrondissement se rassemblèrent à Haguenau. Après tri pour les différentes destinations, c'est le départ en train. Notre trajet passe par Kassel, Magdebourg, Stendal se termine à Bismark. Il nous reste huit kilomètres à faire à pied jusqu'à Berkau, un petit village à environ 120 km à l'ouest de Berlin. Le camp est situé dans la forêt précédant le village. Il est composé de 8 baraques dont 5 sont divisées en chambrées pour 12 hommes. On nous y répartit.

On nous remet nos uniformes. Dans la chambrée nous sommes six Alsaciens... L'organisation est militaire...

Le lendemain, la matinée commence par une course d'une demi-heure en survêtement... Suit la levée du drapeau avec un « *Heil HITLER* » prononcé par le commandant du camp, le bras tendu et repris pareillement d'une voix forte par l'ensemble aligné... Suit une chanson : heidi, heido, heida ha, ha, ha... Après c'est le départ pour le terrain d'exercice. Il faut à nouveau chanter, ainsi qu'au retour... On marche au pas... L'instruction se fait par chambrée. Elle commence par le maniement de la bêche à l'instar de celui du fusil à l'armée. Le mouvement comporte un claquement qui doit être unique... Evidemment, de nombreux exercices sont nécessaires pour y parvenir, harmoniser l'ensemble... C'est l'occasion du « drill » : marche, marche, à terre, debout... rampez...

Le R.A.D. ayant été créé pour des travaux d'utilité publique, d'assainissement entre autres, on nous a attelés à une de ces tâches, deux mois après notre arrivée... A une dizaine de kilomètres du patelin, quelques hectares de forêt ont été déboisés. Il s'agissait de transformer ce pays de landes et de marécages en terre agricole. Une des ambitions d'HITLER avait été de rendre l'Allemagne le moins tributaire possible des importations agricoles, donc de gagner de la terre cultivable... On nous initia aussi au tir au fusil... En fin de compte, ces trois mois ne se sont pas trop mal passés... La bouffe était potable en qualité et quantité. Nous étions tous jeunes 18/19 ans pour nous Alsaciens, 17/18 ans pour les "*Bochumois*"[4]... A cet âge on est souple, on se plie, on écrase et le lendemain on se lève plein de tonus... Restait tout de même le « drill », cet abaissement que je ne pouvais encaisser et dont l'imbécilité m'était insupportable ; c'est à force d'exercices qu'on arrive à harmoniser et non avec des "marche-marche". Nous ne pouvions pas écarter constamment de notre esprit qu'un autre uniforme nous attendait, autrement lourd à porter, lesté de menaces.

Dans la famille on s'est retrouvé avec joie. J'avais beaucoup de choses à raconter... On se sent un petit peu un héros... Les trois semaines passèrent vite... Vint le 23 mai, jour de départ pour la Wehrmacht[5], et au-delà pour la guerre. Nous étions une trentaine. Avec les familles la petite gare était pleine. Le train s'annonce. On s'embrasse, les mamans pleurent, les sœurs écrasent une larme, les papas se maîtrisent, étreints d'émotion, les frères aînés souhaitent bon courage, les plus petits sont inquiets et admiratifs devant ce grand frère qui part pour la Wehrmacht... Parti à nouveau d'Haguenau, le convoi longe la vallée du Rhin, passe par la Ruhr, Munster, s'arrête à Herford. La caserne est immense. Elle grouille d'appelés et d'hommes en uniforme. On nous désigne les chambrées. Quatre jours passent. Une de ces soirées, dans la chambrée d'en face, il y a un petit attroupement. Je m'arrête. Quelqu'un parle de la Russie. Il était engagé contre les partisans. Ce sont des maîtres du camouflage. On ne les voit pas, puis, tout à coup, ça crépite. Ils posent plein de pièges. Lesquels ? Je ne m'en souviens plus. Ils font sauter les rails ou les déboulonnent la nuit et les emmènent. Où ? On n'a jamais su les retrouver. Je suis extrêmement surpris par ces propos... Nous recevons notre uniforme, un fusil, des cartouches, une petite pelle pliante, une gamelle, un gobelet, "*le singe*" un havresac avec un couvercle en cuir de chèvre et des effets, le masque à gaz, les bottes... Dans l'après midi, on nous rassemble dans la cour pour le serment de fidélité au Führer [6]... Je n'ai pas desserré les dents... Suit le départ pour la gare. On nous répartit

[1] René HOLTZHAUER**,** domicilié aujourd'hui, 67 rue Bergson à Saint Etienne, est né le 27 février 1924.

[2] R.A.D : Reichsarbeitsdienst

[3] Emile HOLTZHAUER

[4] Originaire de Bochum, important centre minier de la Ruhr.

[5] Nom donné à l'armée allemande

[6] HITLER

sur appel dans un long train de marchandises. Nous ignorons notre destination. Nous passons de nuit à Berlin, à Varsovie où nous restons stationnés pas mal d'heures et entendons des explosions. Cette fois-ci la destination est claire. Suivent Brest-Litovsk, Minsk, Orscha, pour terminer à Bogouchevskaïa, à mi-chemin entre Orscha et Vitebsk... Le convoi a été scindé deux fois... nous avons continué avec l'effectif d'une compagnie (240 hommes)... Le voyage a duré 5 jours. Jusqu'à Varsovie, le pays ressemblait au nôtre, avec des gares coquettes, des villages à l'occidentale avec des maisons en pierre, rassemblées autour d'un clocher, des gens habillés comme chez nous. Après cela changea en plus pauvre. Après Brest-Litovsk cela devint carrément plus miséreux ; les gares : des isbas sans aucun agrément, desservies par des chemins de terre ; les villages : des isbas avec des toits de chaumes, les gamins pieds nus, les femmes fagotées de robes sombres tombant jusqu'aux chevilles ; aucune ligne électrique ; les rues : des chemins de terre... Le pays est plat à perte de vue et à perte de vue pas de clocher. On a l'impression de s'enfoncer dans une immensité déserte qui ne finira jamais. Tous les 20 km, me semble-t-il, apparaît un blockhaus[7]. Leurs occupants nous saluent vivement. Ils doivent être une cinquantaine. Ils doivent protéger la voie... Protection difficile vu que tous les quelques kilomètres gisent des wagons sur les bas-côtés... Bogouchevskaïa. Tout le monde descend... Il est interdit de fréquenter les gens, de les importuner, de pénétrer chez eux, de s'éloigner du bourg pour cause d'insécurité... De temps en temps, nous entendrons la nuit des tirs, des explosions provoqués par les partisans... Le bourg devait comporter dans les 8000 à 10 000 habitants. Il en reste peut-être une centaine, les personnes d'un bon âge, des petits, quelques jeunes femmes. Toutes les maisons abandonnées... Les isbas sont occupées par la troupe... Les groupes sont formés. On nous assigne une pièce par groupe (12 hommes de troupe et 1 sergent et 1 caporal). Chaque isba comporte 4 lits gigognes avec trois couches superposées, une table rustique, un ou deux bancs.

Lever à 5 heures ! Affreux ! Car 5 minutes plus tard c'était l'appel en uniforme. Tout se fait "*schnell – schnell*", tradition prussienne...

Trois semaines après notre arrivée, nous sommes déplacés ailleurs. Nous partons en train jusqu'à Moguilev. Des camions nous emmènent à une trentaine de kilomètres dans un casernement formé de six bâtiments de 4 étages, disposés en rectangle. Comme ils sont isolés en pleine campagne, avec tout juste un petit hameau à 500 mètres, je pense que ce n'était pas une caserne, mais un centre de villégiature... Le "drill" continue... Nous étions 4 Alsaciens et 8 "*Schleuhs*" dans le groupe... La durée de l'instruction étant de 3 mois, elle s'est terminée fin août... Durant ces trois mois, le temps avait été généralement beau... Maintenant, qu'allions-nous devenir ? Le bruit courait qu'avant d'être envoyés au front, on nous renverrait 3 semaines dans nos foyers. Il n'en fut rien... Début septembre, la compagnie fut dispersée... Après une dizaine de jours, on nous a transportés dans un blockhaus avec une annexe près d'une ligne de chemin de fer… Nous sommes restés trois semaines à l'endroit... …puis l'ensemble fut évacué en un début d'après-midi... Curieux, surprenant même. Pourquoi abandonner ce point d'appui ?... Nous arrivons à un nouveau point d'appui... Nous y restons une dizaine de jours... Départ en camion... …une isba en flammes, sans doute allumée par des balles traçantes... Notre groupe est déposé avec un autre sur la rive droite du DNIEPR, près d'un pont... Le 20 octobre, l'ensemble du bataillon (800 hommes) se retrouve à la caserne. On nous annonce que nous allons être envoyés au front. Le sort est jeté. Nous l'apprenons avec fatalité... On nous y amènera comme les moutons à l'abattoir... Que faire ?... Le 24 nous recevons des effets supplémentaires dont un sous-vêtement molletonné, un caleçon long, une paire de gants. Le matin à 10 heures deux aumôniers disent une messe, donnent une absolution générale, distribuent la communion... J'y retrouve le camarade de classe Michel KOENIG[8]. Il n'a pas le moral. Il dit : « *Nous n'en reviendrons pas* » J'essaye de le réconforter en lui répondant « *si tout le monde tombait, il n'y aurait plus personne au front...moi je tâcherai de passer aux Russes* »... Non, cela ne le tente pas. Sa famille est très pratiquante. Alors les Russes... c'est des bolchéviques qui ont persécuté prêtres et religieux, détruit les églises, interdit la religion. Peut-être a-t-il aussi été sensible à la propagande nazie selon laquelle les Russes ne font pas de prisonniers... Prémonition ? A mon retour, j'ai appris qu'il était tombé quelques jours seulement après notre arrivée au front.

Après avoir avalé notre ration de midi, on nous embarque dans une colonne de camions. Nous traversons Moguilev. La ville aussi étonne. Elle commence par des isbas, qui peu à peu laissent la place à des maisons en pierre. On ne voit pas de magasins, les rues sont formées de gros pavés. Les destructions sont relativement limitées. Après deux heures de chemins chaotiques, le convoi commence à se scinder. Vers 15 heures, alors que nous ne sommes plus que deux camions, arrêt : tout le monde descend. Nous sommes une trentaine. Au lointain, l'horizon s'enflamme par coups répétés. Un roulement sourd nous parvient. On dirait un orage. Nous nous mettons en marche dans sa direction. Vers la tombée de la nuit, nous arrivons à un village complètement détruit, où ne subsistent plus que des fours et des cheminées. Nous avons rejoint notre compagnie. Une cinquantaine d'hommes sont groupés autour des fours. Voilà la compagnie regonflée à 80 sur un effectif normal de 240. Combien de fois a-t-elle déjà été ainsi regonflée ? Dans la pénombre chacun est affecté à un groupe. Nous sommes 4 de notre coin, soit Charles BEY, un autre camarade de classe, et moi de Reichshoffen et deux de Niederbronn Charles BREISACH et Charles EMPTAZ à en être adjoints à un groupe de 5. Nous nous accroupissons à côté d'eux. Le

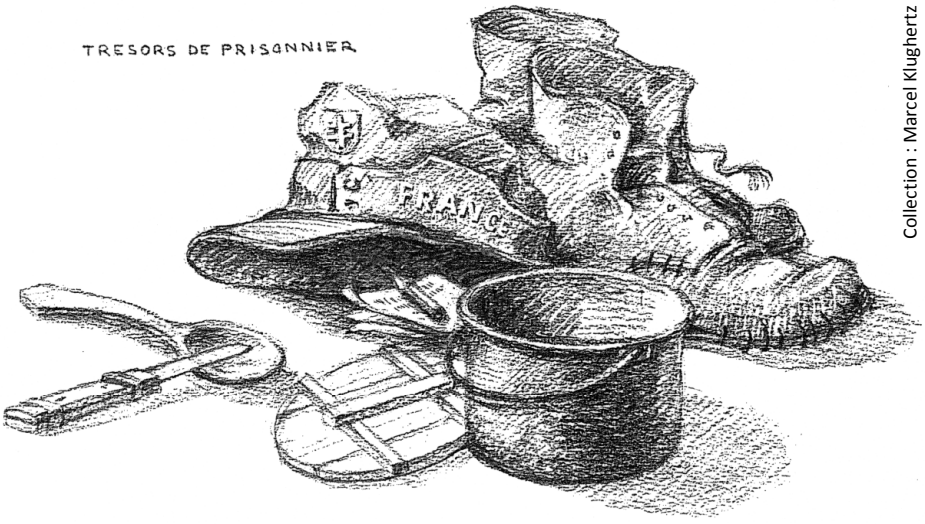
[7] Ouvrage fortifié pour la défense du lieu

[8] Il habitait avec son frère François KOENIG chez ses parents, 6 rue Neuve à Reichshoffen.

chef de groupe nous apprend que nous faisons partie de la 252ème division de Haute-Silésie[9]. Nous leur demandons comment c'est le front. Ils ne savent que dire. Cela ne se raconte pas. Ils sont engagés en Russie depuis le début. *Vous le verrez toujours assez tôt.*

Quelques uns se mettent à chanter à deux voix une chanson nostalgique : « *il est un moulin dans la vallée de la Forêt Noire...* » Elle convient à la morosité ambiante. Deux heures, trois heures passent... Une roulante arrive. La compagnie reçoit ses vivres, une espèce de goulache que nous avalons avidement, du pain, de la margarine, une gourde de café, le tout devant tenir jusqu'au lendemain soir. Ce n'est pas la fête... Il doit être 8 heures lorsqu'arrive l'ordre de se mettre en marche. Il faut se suivre de près pour ne pas se perdre et silence absolu. Arrêt. Nous nous couchons par terre. Nouveau départ, nouvel arrêt. Nous avançons la peur au ventre. Peu à peu, nous approchons du front. Les tirs de mitrailleuses crépitent de plus près, de plus en plus fort. Toutes les 30 secondes une salve de balles traçantes passe non loin de nous. Leur départ paraît tout proche... Enfin nous entrons dans une tranchée. On s'y sent à l'abri. Elle est en zigzag de 4 à 5m. Nous la suivons quelque temps... A 100m, me semble-t-il, un haut parleur nasillard diffuse une musique, suivie d'un message que je comprends mal mais qui, à l'évidence, nous invite à cesser le combat. Je me dis : ils nous demandent de nous rendre et nous tirent dessus... Les heures de garde sont définies. Leur rythme est de 2 heures de garde, 4 heures de repos et ainsi de suite, jour et nuit. Cela illustre le manque d'effectif. Mon tour de garde est arrivé. Je prends mon poste les yeux remplis de sommeil, j'ai froid. Le thermomètre doit être tombé en-dessous de zéro. La terre commence à geler... Je regarde devant moi, dans le noir. « *Heimat, deine Sterne die leuchten mir auch am fernen Ort* » Une chanson de guerre, comme tant d'autres... « *Mon pays, les étoiles brillent aussi dans le lointain* » Mon pays... Maman, Papa... Jeanne... Ernest[10]... les voisins... Reichshoffen... C'est si loin... Je suis à des milliers de kilomètres, perdu dans cette immensité où tout est hostile, l'uniforme *"schleuh"* sur le dos, au début de ce terrible hiver qui est déjà là...

Et, devant moi, il y a les Russes. S'ils attaquent, s'ils arrivent là, devant moi, qu'est-ce que je fais ? Je veux bien me rendre, lever les bras, mais dans l'ardeur, la confusion du combat, où chacun défend sa peau, celui devant moi ne va-t-il pas me tirer dessus ? Toujours un *"schleuh"* de moins ! Les deux heures me paraissent interminables. Enfin on me relève. Je me recouche dans mon trou. Je retrouve difficilement mon sommeil. Lorsqu'on me réveille, il fait jour ... On nous avertit : en face, il y a des tireurs d'élite ; si quelqu'un a envie d'une balle dans le crâne, il n'a qu'à sortir sa tête un peu trop haut. La journée se passe tranquillement. La nuit tombée c'est l'heure du ravitaillement. Il faut le chercher loin à l'arrière... Le retour du groupe est attendu impatiemment. On a beau être au front, les rations sont chiches... Le surlendemain, en fin de matinée, on entend un bruit sourd venant du lointain. Je suis dans mon trou. Le sergent arrive en courant criant « *Raus, raus, les Russes attaquent.* » Le feu s'approche rapidement. Bientôt les obus éclatent de toutes parts, devant, derrière. Ils sifflent si nettement au-dessus de nos têtes qu'on croit pouvoir les apercevoir. Les éclats



Collection : Marcel Klughertz

vrillent, passent parfois tout près. Je me tasse à mon poste, le trouillomètre à zéro. « *Si les Russes surgissent, qu'est-ce que je fais ? Je décampe ? Mais vers où ? Je reste à mon poste et je lève les bras ? Non, rien ne se passe. Est-ce lors de cette attaque que Michel est tombé ? »*

Cette alerte fortifie en nous l'idée de déserter. Nous en avions déjà parlé, mais sans en ressentir l'urgence. Les trois autres[11] ne sont pas très rassurés quant à l'accueil des Russes. Mon bon sens l'emporte : « *Pourquoi voulez-vous qu'ils nous fusillent, si l'on se rend sans combattre ?* » Il n'y a que Charles BREISACH qui est très hésitant. Il veut un "Heimatschuss"[12]. Il nous demande, l'un après l'autre, de lui tirer dans le bras. Nous refusons. Il faut le faire. Et puis, si l'on est pris, c'est le peloton d'exécution. Un tir d'aussi près doit se voir. Et puis, la proximité de la déflagration, ses cris de douleur immédiats... Ce n'est pas possible...

[9] Une division est formée de 3 régiments dont chacun comprend 3-4 bataillons. Elle comporte un effectif de 10 000 hommes ayant à sa tête un général.

[10] Jeanne est ma sœur, Ernest est mon frère.

[11] Charles BEY, Charles BREISACH et Charles EMPTAZ.

[12] C'est une mutilation d'une partie du corps provoquée par un tir volontaire. Jean BENOIT de la Wantzenau écrit à sa mère dans ses récits : « *Un ami qui cherche à être blessé pour obtenir un Heimatschuss y laisse un œil* »

A nouveau prémonition ? Nous déserterons et Charles ne reviendra pas des camps russes. Le lendemain nous sommes à nouveau déplacés. La tranchée passe sur une petite hauteur. Nous dominons un peu celle des Russes. Celle-ci est à environ 600m. Le front est complètement calme. Dans la journée, alors que je suis de garde, l'adjudant s'amène, demande à voir mes cartouches. J'ouvre mes cartouchières. Elles sont complètes. Et voilà qu'il se met à gueuler comme seuls les *schleuhs* savent le faire, comme quoi, qu'est-ce que ce soldat qui n'a pas encore tiré un seul coup de fusil ? Le connard ! Où voulait-t-il que je tire ? Je vais lui en tirer des coups de fusil ! La nuit venue, je balance la moitié de mes cartouches par-dessus la tranchée. Et voilà. C'est fait. J'ai tiré...

Un troisième déplacement est annoncé le lendemain matin. Qu'est-ce qu'ils ont à nous déplacer ainsi tous les trois jours ?

Je suis de garde lorsque l'opération commence. Le temps est froid et humide. Un épais brouillard recouvre le pays. On voit à peine les chevaux de frise[13] entourés de leur barbelé qui sont à 50m. A un endroit il y a une petite brèche dans le barbelé au-dessus de la barre centrale. Charles BREISACH me relève. Je me couche dans mon trou, commence à m'assoupir. Avec la cadence des gardes on n'a pas de peine à s'endormir à n'importe quelle heure. Charles EMPTAZ me secoue : « *René, viens voir, c'est le moment de foutre le camp - Maintenant ? »* Je reprends mes esprits « *Oui, – tous les schleuhs sont à l'arrière. On part sauter le barbelé à la brèche. Au-delà on ne nous voit plus* ». Charles BREISACH est d'accord. « *Et Charles BEY ? Je ne l'ai pas trouvé, il doit être à l'arrière avec les autres. – Sans lui, je ne pars pas. Je vais essayer de vite le ramener ».* Je ne pouvais pas laisser un camarade de classe. Et puis, il aurait certainement eu des ennuis. Ils auraient compris que s'il avait été présent, il serait parti avec nous. Je cours prendre la tranchée qui mène à l'arrière. Coup de chance, il est le premier du groupe revenant de l'arrière. Je lui fais signe de me suivre et m'éloigne à grands pas. Il me rejoint.

« *– Viens vite, on fout le camp ».*

Nous nous mettons à courir. Comme la tranchée est en zigzag, nous sommes tout de suite hors de vue. Il faut faire vite. Chacun balance son fusil – on devait toujours l'avoir avec soi dans son trou – prend sa musette avec les affaires personnelles, rejoint l'endroit de la brèche. Charles EMPTAZ part chercher deux copains du groupe d'à-côté qui sont prêts à partir avec nous. L'instant est crucial. A chaque moment un s*chleuh* peut surgir. Il saura immédiatement la raison de notre attroupement, sans fusil et avec notre musette. Nous n'aurions même pas notre fusil pour nous défendre. Enfin les trois arrivent[14]. – Il faut y aller immédiatement. Qui est-ce qui commence ? Légère hésitation. – J'y vais. D'un bond, je me hisse hors de la tranchée. Je cours de toutes mes forces vers les chevaux de frise, regarde en arrière avant de sauter ; un deuxième est sorti de la tranchée. En un formidable bond je franchis la barre transversale puis continue ma course jusqu'au premier trou d'obus. Le deuxième arrive, un autre, le reste. Nous nous comptons Nous sommes bien six. Nous soufflons. Nous nous mettons à rire : la tête qu'ils doivent faire en voyant notre disparition. Il a été rapporté après la guerre que le lendemain le chef de la compagnie a déclaré que les 6 déserteurs ont tous été abattus au moment de leur fuite. Est-ce qu'on l'a cru ? Cela devait être difficile en plein brouillard.

Mais le plus dur reste à faire. Comment éviter que les Russes nous tirent dessus ? Comment leur faire savoir que nous sommes déserteurs ? Si encore on pouvait le leur crier ! Et même, ils pourraient croire à une ruse. Toutefois, nous ne nous faisons pas trop de soucis. Notre évasion s'est faite si facilement. C'est de bon augure. Et d'abord, nous n'avons aucune crainte d'être poursuivis... Et puis, nous avons 19 ans. A cet âge on ne réfléchit pas de midi à quatorze heures. Nous nous mettons en marche, direction les Russes. Nous arrivons à un petit chemin. Nous le suivons tout naturellement. Nous marchons, marchons.

Le chemin a dû s'incurver et suivre l'alignement des tranchées. Enfin, il nous semble voir à travers le brouillard un amoncellement de terrains en longueur. Nous nous arrêtons. Un instant plus tard retentit un tir de mitraillette. Les balles sifflent autour de nous. Nous nous jetons par terre et ne bougeons plus jusqu'à la nuit noire.

Quelqu'un chuchote : « *– et maintenant qu'est-ce qu'on fait ?* »

Il ne nous reste plus qu'à trouver un trou d'obus pour passer la nuit. Nous longeons la tranchée à quatre pattes. Par une chance extraordinaire, nous tombons sur un avant-poste vide fait d'une tranchée circulaire étroite peu profonde. Nous nous asseyons dedans. Notre moral n'est pas terrible. Nous avons faim et soif. Le dernier ravitaillement remonte à 24 heures. Nous finissons par nous endormir. Le lendemain la journée est splendide. Il fait froid. Le thermomètre a dû descendre notablement en-dessous de zéro. Nous sommes complètement engourdis. On ne peut pas trop se soulever sinon on risque d'être vu. Il ne nous reste plus qu'à sortir de notre poste et à courir vers la tranchée russe. Seulement, après le feu que nous avons essuyé la veille, nous ne sommes pas pressés. La matinée se passe. Vers 14 heures je me décide : « *– Moi, j'y vais. Ou vous suivez ou vous attendez pour voir ce qui va m'arriver ».*

Je bondis hors du poste, les bras levés, un chiffon blanc à la main et cours vers la tranchée. Elle est à 100 mètres. Je saute dedans. Elle est en zigzag comme l'allemande. Je ne vois personne Je vais jusqu'au prochain angle. Je vois un trou dans le flanc. Je m'approche. Un grand mongol tripote une mitraillette. Il lève la tête, me voit avec stupéfaction, braque son arme

[13] Cheval de frise : pièce de bois munie de croisillons appointés garnis de barbelés

[14] Charles EMPTAZ**,** suivi de Raymond DELMER de Zinswiller et de Lucien de Haguenau – ce dernier était boulanger-pâtissier

sur moi et me fait signe d'avancer. Des Russes arrivent, me font baisser les bras. Je regarde au-dessus de la tranchée pour appeler les autres ; mais déjà ils accourent, sautent dans la tranchée. Nous faisons de grands gestes de pendaison en criant « *Hitler kaputt* » Les Russes disent « *Guitler* » Nous, nous déclarons « *Franzose* »

Un Russe comprend : "*Franzouski*" ? « *– ja, ja, Niet guermanski ? Niet, niet, guermanski kaputt ».*

Nous exultons. Ca y est, nous avons réussi. Ca s'est passé le 3 novembre 1943, après 9 jours au front, et après 24 heures dans le no man's land.

Dans les camps russes

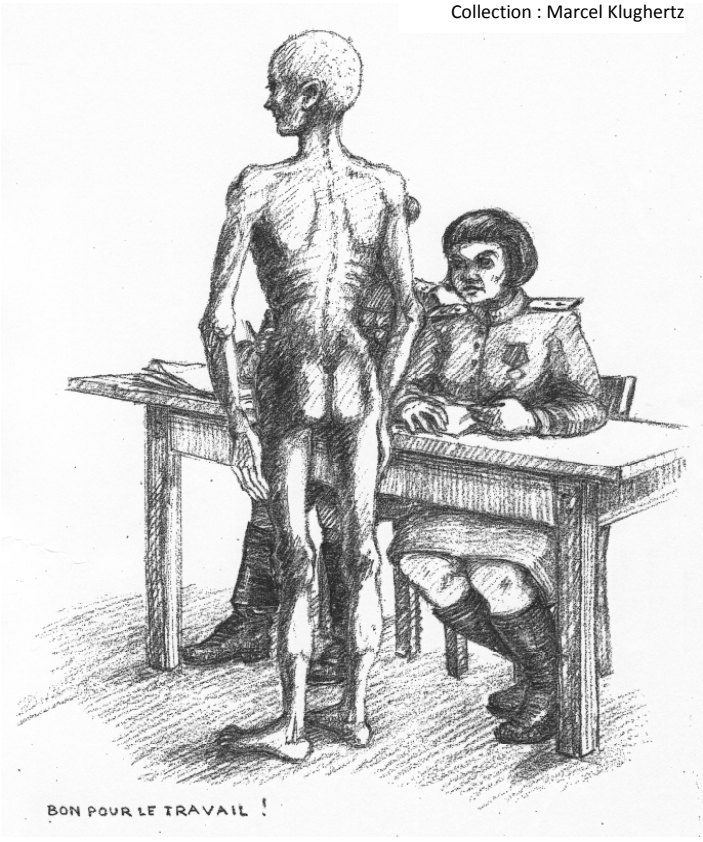
On nous emmène. Nous sortons bientôt de la tranchée menant à l'arrière. Elle est étonnamment courte. Nous sommes près d'une forêt clairsemée. On vient nous voir de partout. Nous sommes rapidement entourés par des dizaines d'hommes qui nous regardent avec curiosité. Ils ont tous une mitraillette. Nous faisons comprendre que nous avons faim. On nous amène près d'une roulante. On nous fait une soupe. Malheureusement il n'y a pas grand-chose dedans. Je me dis qu'ils auraient quand même pu trouver quelques morceaux de pain. Il est vrai que notre arrivée est impromptue... Un sergent et un soldat nous conduisent dans une baraque où un officier parlant allemand nous fait subir un interrogatoire minutieux sur notre 252ème division. En lui annonçant que nous sommes déserteurs, il s'en contente et nous demande :

« *– Français ? – Oui, de l'Alsace* ».

Je suis étonné qu'il ne sache rien de notre incorporation forcée. Il dit que la guerre est finie pour nous. Nous irons dans un camp et que nous toucherons 600g de pain par jour. Il nous délivre un certificat attestant que nous sommes déserteurs ce qui nous donnera droit à 100g de pain supplémentaires par jour. Nous sommes sortis bien réconfortés de ce contact. Nous repartons, sortons de la forêt. Il fait nuit**.** Après une heure de marche nous arrivons à un PC (poste de commandement) enterré. Une femme officier m'interroge à son tour après m'avoir engueulé de ne pas l'avoir saluée. Je n'avais pas pensé que même prisonnier, je devais saluer un gradé russe. Elle se met à parler français, me demande d'où je suis. Je réponds : « *– de Reichshoffen, au nord de Strasbourg* » Elle paraît satisfaite. Chacun passe à tour de rôle… J'ai faim et froid. Un vent glacial s'est levé. Des flocons se mettent à tomber, la première neige. Elle restera sans jamais fondre jusqu'à la mi-avril.... Chacun s'abîme dans ses pensées... Avant-hier c'était la Toussaint à Reichshoffen, les familles sont au cimetière… Dimanche, les parents ont été chez les BEY puis à Niederbronn chez les BREISACH... Eux aussi sont sans nouvelles... On guette le facteur... Ma mère pleure... Arrive l'atroce message : Michel KOENIG est tombé. Etait-ce le premier ?...

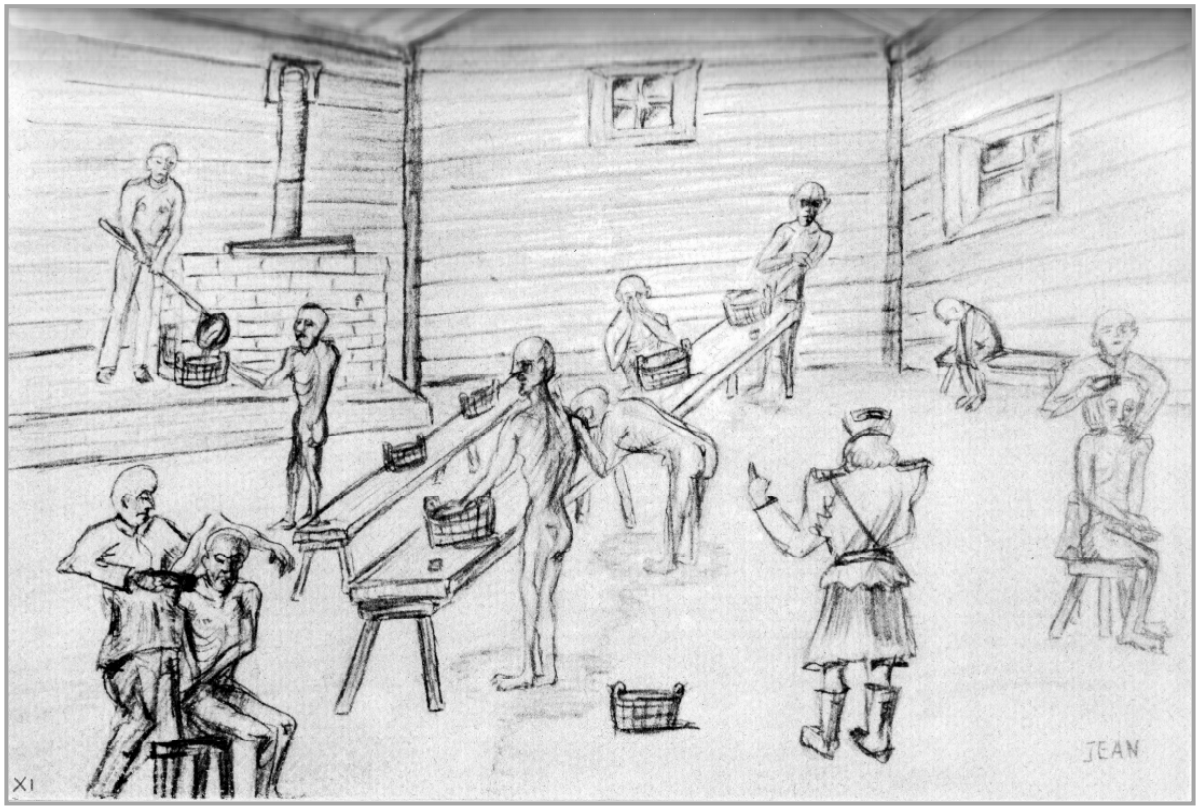
Lorsqu'enfin le dernier fut remonté du PC, nous sommes repartis, six silhouettes fantomatiques, courbées en avant, face au vent, le visage fouetté par la neige. Après deux heures, nous sommes enfin arrivés à un village. On nous a enfermés dans une isba. Ereintés, nous nous sommes étendus par terre et n'avons pas tardé à nous endormir. Il fait jour lorsqu'on nous réveille. Dehors tout est blanc. On nous amène dans une isba où siège un officier. Il est seul dans la pièce. Il parle l'allemand. Nous nous attendons à un nouvel interrogatoire. Non, il nous demande si nous voulons bien lui remettre l'argent que nous avons sur nous puisqu'il ne nous sert plus à rien. Nous lui donnons nos marks d'occupation. Après il s'intéresse à nos montres. Seul Lucien en a une. Il hésite. Nous l'encourageons à la lui donner. Il se laisse convaincre. Ayant apparemment obtenu ce qu'il voulait, l'officier nous congédie. Nous lui disons que nous avons faim, que nous n'avons rien mangé depuis deux jours. Il va s'en occuper. Après un bout de temps, un soldat nous apporte quelques morceaux de pain dur et une petite boîte de conserve américaine. C'est peu. Tout ceci me

Collection : Marcel Klughertz



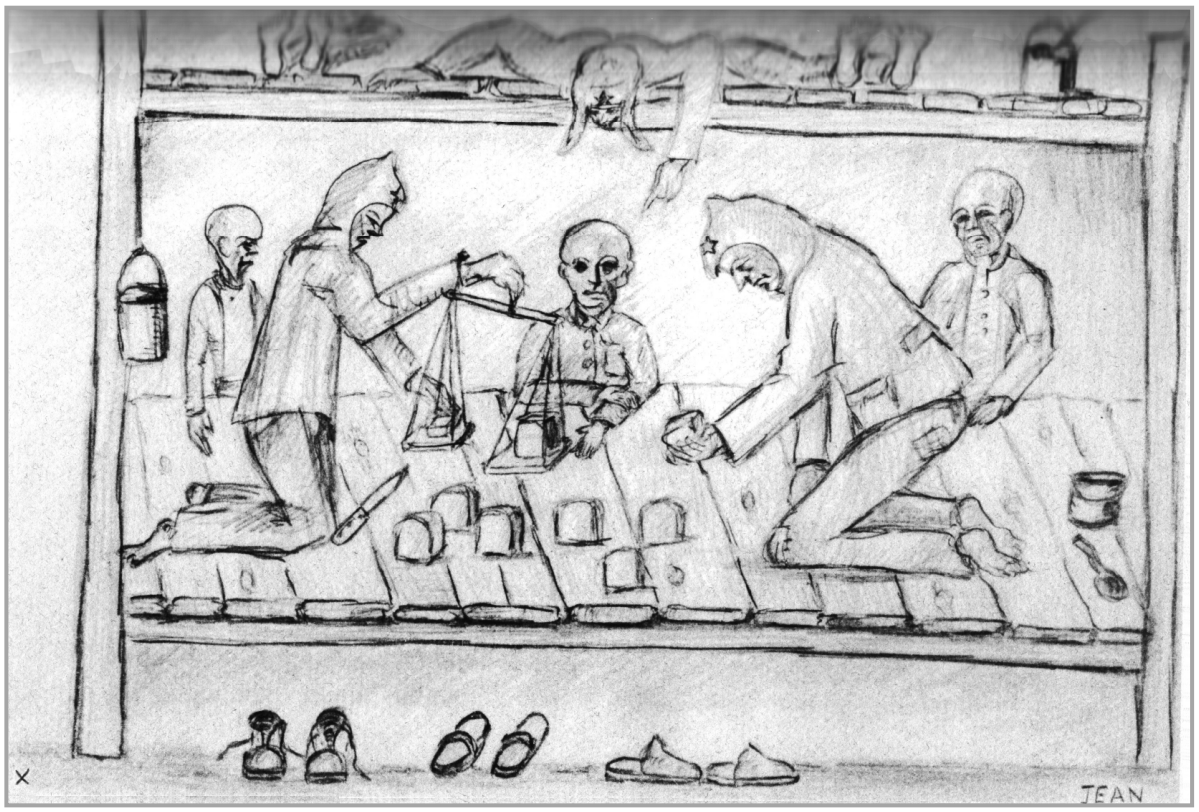
paraît à nouveau singulier. La ration était bien maigre. Après le partage en six, il ne restait plus grand-chose pour chacun. Je me disais qu'après tout ce que nous lui avions remis il aurait pu faire un effort. Nous repartons et arrivons quelques heures plus tard dans un village plein de troupes. On nous conduit vers une isba où vaque un Allemand nommé HANS qui a été fait prisonnier il y a six mois. Il suit la compagnie et est en sorte la bonne à tout faire. HANS nous fait une soupe. C'est à nouveau tout ce que nous mangeons. Dans l'après midi se présente un adjudant allemand, un nommé GOLD qui nous parle de l'agression hitlérienne contre le peuple russe, des exactions des SS... Nous

écoutons avec surprise et politesse mais nous ne nous sentons guère concernés... Il abandonne et part... Le lendemain on nous amène devant 3 officiers séparés qui vont nous interroger les uns après les autres sur toutes sortes de choses auxquelles nous ne pouvons guère répondre la plupart du temps. L'interrogatoire, qui continuera encore avec 3 autres officiers durera trois jours. L'un d'entre eux veut absolument me faire dire que le travail que nous avons fait au R.A.D. à Berkau concernait la construction d'un aérodrome... Un autre me questionne sur les camps en Alsace. Je lui cite Schirmeck. Celui-là ne l'intéresse pas. Il donne un nom,



Dessin de Jean Deutschmann

Le sauna : débarbouillage, épouillage, désinfection.



Dessin de Jean Deutschmann

La distribution du pain : noir, humide et lourd, pesé au gramme près avec une balance improvisée.

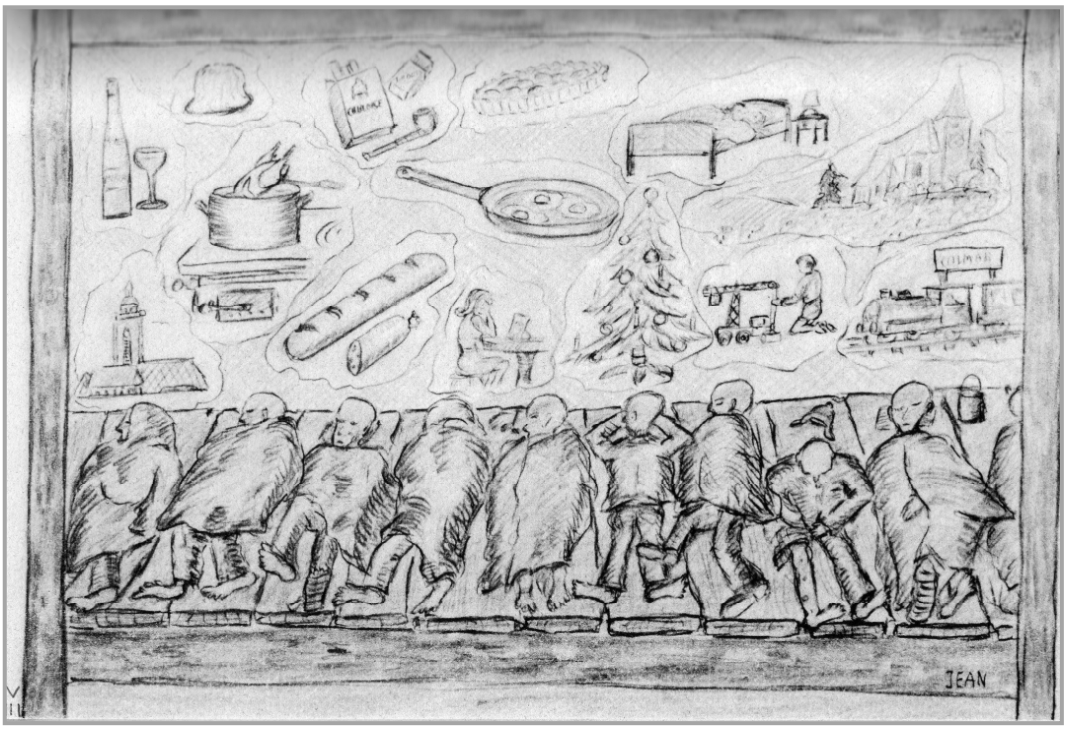
insiste ; je ne vois pas. Après la guerre, quand on a entendu parler du Struthof, je me suis souvenu que c'est du Struthof que parlait le Russe. Un autre encore me demande pourquoi étant français, j'ai endossé l'uniforme allemand. Je lui explique le tout... Mais pourquoi ne nous sommes nous pas enfuis et faits partisans ? Ce n'était pas possible...

Les interrogations terminées, nous repartons avec en plus deux Polonais et un Allemand. Le HANS est resté sur place après nous avoir servi une soupe plutôt claire. Nous touchions aussi quelques morceaux de pain mais la faim était là, permanente. Nous sommes encadrés par un sergent et deux jeunes dont l'un semble avoir à peine 16 ans. Les soldats portent un fusil, le sergent une mitraillette. Combien de kilomètres ? Trois, quatre, deux heures plus tard nous marchons encore. Nous faisons ainsi connaissance des "*kilomètres russes*" qui doivent bien faire le double ou le triple des nôtres. Nous traversons un village complètement brûlé. Il ne reste que les fours et les cheminées. Quelques isbas sont déjà reconstruites, d'autres sont en chantier. Les gens nous ont regardés passer. Nous n'étions pas fiers. Certains nous ont insultés. Nous sommes arrivés à destination dans l'après midi, un village à nouveau rempli de troupes. On nous enferme dans un local, assez spacieux avec un poêle au milieu qui dégage plus de fumée que de chaleur. Nous commençons notre chasse aux "*partisans*" aux poux qui nous font nous gratter de plus en plus. Ils sont logés dans nos poils, les coutures des sous-vêtements, de la chemise, du pantalon et jusqu'à la veste. On les écrase entre les ongles des pouces. Chacun les compte, on en trouve plusieurs centaines, le record étant dans les 500. Le lendemain, au départ, notre groupe est grossi de trois Allemands et d'un Slovène. Ce dernier est en pull. Il s'est évadé en traversant une rivière à la nage et avait donc laissé veste et manteau sur l'autre rive. Il faut que quelqu'un lui donne sa veste. Malheur ! J'avais touché un manteau tchèque plus épais que les manteaux allemands. Le Russe me désigne ; me voilà maintenant au début de cet hiver sans veste. Nous partons gardés par un adjudant, un caporal et à nouveau un très jeune soldat. Après quelques heures, nous arrivons à une route. De temps en temps passe un camion toujours militaire. L'adjudant finit par en arrêter un qui nous embarque en ronchonnant. Nous descendons à un croisement, quittons la route, arrivons à un village tout proche. Nous entrons dans une isba. Une femme nous fait une soupe aux légumes. Son fumet nous aiguise encore davantage l'appétit. Le temps de sa cuisson nous paraît interminable. Nous recevons une bonne portion que nous avalons avidement. Nous recevons aussi quelques morceaux de pain séché que nous trimballons avec nous dans un sac de pommes de terre, porté à tour de rôle. Puis on nous enferme dans une isba du patelin. Le lendemain soir nous arrivons à Rogatchëv. La ville commence comme Moguilev par des isbas. Arrêt à la sortie de la ville sur la route de Rogatchëv à Smolensk. Nous passons la nuit dans une isba. Le lendemain, nous sommes bientôt pris par un camion qui nous conduit à destination : un camp sous la responsabilité d'un jeune lieutenant. Nous lui remettons nos certificats d'évasion. Il faut un début d'organisation, un responsable, un cuisinier. La responsabilité échoit tout naturellement à un des Polonais, ceux-ci comprenant le russe, leur parler étant voisin du slave. Nous revendiquons celui de cuisinier. Nous désignons Lucien qui est boulanger. Il est réticent disant ne rien connaître à la cuisine. Il finit par accepter... Nous pensions qu'il ne nous restait plus qu'à attendre tranquillement la fin de la guerre, à l'abri et relativement au chaud. Avec les 600g de pain annoncés, nos 100g supplémentaires, plus des provisions fournies au cuisinier, nous comptions survivre convenablement. Nous devions bientôt déchanter. Notre quotidien sera fait de faim et de froid : une faim constante, un froid continuel, une souffrance sans quelques instants de bien-être. Le matin, nous recevons une soupe qui n'est que de l'eau avec au fond pour chacun une cuillérée de gras ; un bout de navet, de pomme de terre, trois bouts de nouille. A midi, même soupe avec un morceau de pain séché faisant à peu près la moitié et l'épaisseur d'une main. Le soir, même morceau de pain avec de l'eau chaude et une petite cuillérée de sucre fin. Notre supplément est en rapport. Dans le poêle on brûlera de la tourbe provenant d'une tourbière à une dizaine de kilomètres. Elle est apportée par un paysan sur un traîneau tiré par un cheval sous forme de cubes de 30 cm, découpés à la bêche. Cette tourbe ne fait que se consumer, dégageant peu de chaleur, laissant surtout une quantité de cendres. La température du local ne devait pas atteindre les 10 degrés et graviter autour des 5 degrés.

Comme partout, le village est sans eau courante et sans électricité. La nuit, nous nous éclairons avec une ou deux petites loupiotes, correspondant à nos bougies. Elles ont forme et taille d'une boîte de cirage remplies de stéarine avec une mèche en leur milieu. Ces loupiotes devaient être en usage dans tout le pays. N'ayant pas d'eau, je me débarbouille le matin avec de la neige. Cependant, une fois par semaine on nous conduit au sauna. Ce sera l'occasion d'épouiller nos vêtements. Apparemment l'ensemble de la Russie était infestée. Comme les poux nichent dans les cheveux et les poils, nous avons dû nous tondre et raser tous nos poils. Nos sous-vêtements ne seront jamais lavés. Nous les garderons ainsi sur nous jusqu'à la fin de notre captivité... Une semaine après nous, arrivent 8 nouveaux prisonniers dont 2 Alsaciens. Nous sommes maintenant 21. Notre baraque en briques d'une cinquantaine de mètres, coupée en angle droit en son milieu, cernée largement par un grillage, sans doute l'étable collective du kolkhoze[15].

[15] Coopérative agricole de production qui avait la jouissance de la terre qu'elle occupait et la propriété collective des moyens de production.

Une estrade d'environ 6m, à 50 cm du sol, formée de planches de 2m s'aligne le long du mur et nous sert de couche. Nous ne tenons sur l'estrade que tous couchés du même côté, serrés comme des harengs. Quand quelqu'un est obligé de se lever la nuit, à son retour, il ne pourra plus s'y insérer. Il passera le restant de la nuit accroupi près du poêle ou étendu par terre... Nos besoins, nous les faisions au bout du grillage, l'absence de latrines n'est pas gênante... Dans la deuxième semaine, nous recevons la visite d'un commissaire politique, un civil portant l'épais manteau militaire, qui nous donne des nouvelles de la guerre, nous fait remarquer que nous sommes bien traités, contrairement aux prisonniers russes en Allemagne... On nous annonce aussi que nous devons aménager par je ne sais plus quelle recommandation. Parmi les nouveaux arrivants il y a un infirmier : MARTIN. Charles lui parle de sa diarrhée. Il vient voir. C'est de la dysenterie. Il dit que c'est grave. Il ne peut rien faire, le médecin russe non plus. Charles dépérit rapidement. Au bout de trois semaines, il restera toute la journée assis, déculotté, sur un casque allemand trouvé au fond du camp. Il finit par ressembler à un vieillard. Enfin, au courant de la quatrième semaine, il sera évacué avec quelques autres sur l'hôpital de Smolensk. Il fallut le soutenir pour l'amener jusqu'au camion. Nous ne l'avons plus revu. Il n'est pas rentré. Il ne voulait pas s'évader. Singulier !... L'aménagement du camp continuera par fractionnement de la baraque en compartiments. Il comportera un four avec une cheminée et des lits en deux rangées superposées. Ils



Dessin de Jean Deutschmann

Le rêve : la nuit, allongés sur les bat-flancs, les détenus rêvent de leur lointaine Alsace.

l'ensemble de la baraque et faire un local pour un médecin. Nous utilisons les briques en provenance des fours et cheminées détruits. Le local terminé, un toubib en uniforme passera deux fois par semaine. Ses visites sont symboliques. Un mois plus tard il sera remplacé par une jeune doctoresse flanquée de deux infirmières. Une présence à nouveau symbolique, ne disposant pas du moindre médicament[16]...

Depuis notre arrivée Charles BREISACH a une diarrhée. Elle ne passe pas. Nous nous demandons comment il a pu l'attraper alors que nous n'avons mangé que du pain sec et de la soupe. Il avoue avoir étanché sa soif en laissant fondre de la neige dans sa bouche. Il ne fallait surtout pas. Nous en étions avertis sont faits à partir de rondins pris dans une forêt située à 3 km. Après le « *Ziegelkommando* »[17] ce seront le « *Schnittkommando* » et le « *Waldkommando* », l'un sciant, découpant, empilant les rondins dans la forêt ; l'autre les ramenant au camp, portés sur les épaules. J'essaie de me maintenir dans le « *Ziegelkommando* », bénéficiant avec mes copains, d'une priorité. Mais bientôt on aura accumulé suffisamment de briques. Il faut se joindre au « *Waldkommando* ». Ce sera le début d'une immense détresse... Les rondins font 2 mètres. Ils sont portés à deux, d'un côté de l'épaule par l'un, de l'autre côté par le deuxième ; ils sont lourds... C'est un véritable calvaire pour les soulever, puis de les porter sur nos maigres épaules... On s'enfonce dans la neige... Arrivés au camp, nous avons un quart d'heure de repos. Puis il faut repartir. Nous faisons deux sorties le matin

[16] Après la guerre, on apprit que l'URSS manquait cruellement de médicaments et qu'elle n'a pu y faire face que grâce à l'aide américaine.

[17] Kommandos : équipes de travail qui sortaient du camp.

et une l'après midi. Les *"kommandos"* fonctionnent tous les jours, aussi les dimanches. Nous allons au sauna samedi soir. Enfin le dimanche 20 décembre, pas de *"kommandos"...* Depuis une dizaine de jours nous sommes dans le nouveau compartiment. On couche mal sur ces rondins disjoints, tordus, mal aplanis... Après la maigre pitance de midi, les uns se sont couchés, d'autres conversent. Je me suis assis sur le bord de ma couche. Elle est devant une petite fenêtre, je regarde dehors, l'esprit perdu. *Comme c'est dimanche Maman aura fait un extra...* Mon esprit s'attarde sur mes chansons préférées... Ma chérie adorée... Je n'en ai pas. Je pense à Lucie. Mon cœur se serre... *…il y a deux ans, alors que nous nous sommes croisés, elle m'a fixé, son regard m'a troublé, m'est resté ; j'ai remarqué qu'elle était jolie fille. J'appris qu'elle a été la première du canton au certificat. Je l'ai parée de toutes les vertus. J'en devins éperdument amoureux. Elle avait 15 ans... L'usine a ouvert un cours gratuit de sténo... Je m'y suis inscrit... Pouvoir écrire, aussi vite que l'on parle... Formidable. Il a lieu le soir, après la sortie d'usine. Lucie en est aussi... Un soir, alors que nous étions les premiers arrivés, tout seul, je lui ai dit que je l'aimais. Elle se troubla, répondit qu'elle voyait Fernand, une fréquentation discrète. C'était un garçon très séduisant... A la sortie du cours, il était venu la chercher... Il la serrait contre lui, il était heureux. La nuit, des larmes m'ont envahi... Un jour à la caserne, je lui ai écrit une lettre amicale... Je n'ai pas eu de réponse...*

Dehors, il se met à neiger, la neige, la neige quand finira-t-elle ? Je pense à Charles. Est-il sauvé ? J'en ai parlé à MARTIN. Il ne sait pas. C'est un brave type, un Bavarois, un antinazi. Si Charles est mort, au moins il aura la paix. Il ne souffre plus... il n'a plus ni faim, ni froid. Ceux qui disent préférer le froid à la chaleur ne savent pas ce que c'est. Ce sont ces romans à l'eau de rose qui m'ont fait emballer si fort. Je les tenais d'Antoine[18] un neveu du curé. Au moment de leur départ, les sœurs qui tenaient une bibliothèque ouverte à tous, l'ont mise chez le curé... Cinq jours plus tard, c'était Noël, la naissance du Christ. Tout chez nous en était imprégné... La veille à 10 heures, maman faisait un chocolat... Nous entamions le kougelhopf ou le kranz, le streiselkueche... Suivait la messe de minuit... on était plein de bonheur... Ici il n'y a pas de Christ, de Sainte Vierge... Les prières sonnent creux, comme de vaines et inutiles suppliques... Je voudrais seulement quelques morceaux de pain. Mais ils ne vont pas tomber du ciel... Je suis toujours profondément croyant mais une fêlure s'est introduite dans ma foi... Je suis près de céder à la mortelle tentation de découragement. Puis, dimanche, c'est le miracle. Une doctoresse petite, vieille et laide est arrivée. Elle passe tout le camp en revue. On se présente à elle à poil.

– *Nom ? Prénom ? Malade ?* – Non.

– *Langue...* on tire la langue. – *Tourner*, elle tâte les fesses... Elle fait 3 catégories : ceux aptes aux "kommandos", ceux bons pour le service intérieur, "*les mal en point*". Je suis de la deuxième catégorie. Nous ne sommes pas beaucoup, ceux du début qui sont donc le plus affaiblis. Le soulagement est énorme. Plus de "kommando", c'est un retour à l'espoir, à la vie. En plus nous recevons un supplément calorique dans les 30 grammes de beurre. Si notre faim ne se trouve pas calmée, au moins pourrons-nous retrouver un peu de force. Je suis tenté de croire que le ciel a eu pitié de moi... Comment se fait-il que cette doctoresse soit passée alors que nous avions deux visites par semaine de la jeune ? On peut supposer qu'elle avait un rôle important à l'hôpital de Smolensk et, ayant vu l'état d'amaigrissement des prisonniers venus de notre camp, elle ait décidé d'intervenir. Le service intérieur consiste, pour le moment, à dégager la neige devant le camp et de la porter au fond. Comme il n'y a qu'une pelle, nous nous relayons... Je la traîne par le manche, ma faiblesse était extrême, je n'avais plus la force de la tenir à bout de bras, j'avais 19 ans...

Début janvier apparaît un redoux, le premier. Dans la journée les toits se mettent à goutter, mais la nuit tout regèle. Il ne durera que quelques jours. Peu après survint un froid extrême. Il a dû faire du - 30°, du - 40°. Le commandant a sans doute jugé qu'il faisait trop froid pour sortir les hommes. Je sens des picotements au bout de ma main gauche. J'enlève le gant, une des rares fois. Les bouts de l'index, du majeur et de l'annuaire ont des cloques. Ils ont été gelés. Ils ne font pas mal.

Au fur et à mesure de l'achèvement des nouveaux compartiments, sont arrivés de nouveaux prisonniers. Les derniers portent l'uniforme d'hiver de la Wehrmacht, veste, pantalon et bottes fourrées. L'effectif du camp passe à 150. A la mi-janvier, apparaissent cinq anciens de Stalingrad, à ce qu'on dit, habillés en russe, sans doute des gens de "*Neues Deutschland*" qui vont prendre le camp en main. Le 20, on évacue une cinquantaine dont tous les Alsaciens-Lorrains. On nous rend nos certificats d'évasion. Des camions nous emmènent à Smolensk. Nous y arrivons de nuit. Nous montons dans un train de marchandises. Nous arrivons le lendemain matin à Mojaïsk à 80 km de Moscou. La gare, la petite ville sont intactes. Les Allemands ne sont donc pas arrivés jusque là.

Le camp est à 2 ou 3 km. Visiblement, il ne date pas d'hier. C'est un camp du goulag[19]. Les baraques sont des excavations de 1,5m de profond, de 5 à 6m de large et d'une quinzaine de mètres de long, surmontées d'un toit. L'intérieur comporte le classique four en briques et des couches de planches des deux côtés d'un couloir central. L'ensemble, avec ses toits à ras du sol, couverts d'une épaisse couche de neige, plus épaisse qu'à Smolensk, fait sinistre. Le camp sera sinistre. Un Tchèque grand et mince y règne, un nommé Jan.

[18] Antoine WINLING, originaire de Forstheim.

[19] Nom donné en URSS à l'administration des camps de travail forcé. Système concentrationnaire. Instauré dès 1919, le réseau des camps s'est considérablement développé avec Staline.

Le matin, il faut se lever alors qu'il fait encore nuit. L'ensemble s'aligne par baraque sur 3 rangs dans l'allée centrale. Nous sommes dans les 500. Le commandant du camp compte pas à pas. Arrivé au bout de la baraque, il sort un carnet, un crayon, calcule, revient au début, recommence, continue ainsi baraque par baraque. Parfois, quelqu'un manque effectivement. On inspecte sa baraque. Il est là, couché immobile, mort. Les voisins ne s'en sont pas aperçus. Après le comptage qui a duré une demi-heure et souvent plus, la colonne s'ébranle vers la baraque réfectoire. Nouvelle attente interminable. Les derniers mettront encore une demi-heure pour y pénétrer. C'est une organisation d'abrutis, on dirait faite exprès pour laisser les gens souffrir dans le froid et la neige. La soupe servie à l'entrée n'est guère plus consistante qu'à Smolensk. Ce sont des soupes aux têtes de poissons. Le pain, du pain frais, noir, imbibé d'eau, est si dégueulasse que malgré la faim on a de la peine à le manger. Le pain sec était au moins mangeable. Mes forces un peu retapées se perdent rapidement. Heureusement, il n'y a pas de "kommandos", seulement des équipes par baraque pour l'approvisionnement en bois de chauffage. Il est pris dans une forêt toute proche. Presque tous les jours on enterre quelqu'un parfois deux ou même trois. Un jour, j'ai été de la corvée. On a porté le cadavre nu, recouvert par une couverture sur une civière, mais n'ayant pu creuser la terre dure sur plus de 30 cm, nous avons balancé le cadavre à poil dans l'excavation et l'avons recouvert du peu de terre dégagée et de neige. Au printemps, il faudra tous les ensevelir en profondeur... J'étais donc arrivé à un stade où le même sort m'attendait. Et voilà, qu'à nouveau, un miracle se produit. Environ trois semaines après notre arrivée, débarquent 5 médecins, 3 Russes et 2 Allemands. Ils passent tout le camp en revue. Plus de 80% sont trouvés dans un état de sous-alimentation avancée et recevront comme à Smolensk, un morceau de beurre. Que s'est-il passé ? On s'est aperçu en haut lieu de la mortalité excessive. Un nouveau commandant arrive. Lui au moins, sait compter et ne se fait pas attendre. Nous retrouvons le moral. De temps en temps, je surveille mes cloques au bout des doigts. Elles ont viré au noir charbon. Un jour je sens mon gant tout humide. Je l'enlève. Ma main est pleine de sang. Je vais à l'infirmerie. L'infirmier me rassure. Peu après la chair a repoussé ainsi que la peau. Les jours passent. Vers la mi-mars, nouveau transfert mais cette fois-ci, uniquement des Alsaciens-Lorrains, une trentaine. Nous partons de jour, et surprise, dans un wagon voyageurs. Il s'y trouve aussi quelques civils. Nous arrivons à Moscou la nuit tombée. Nous sortons de la gare. Il fait un froid terrible, sans doute dans les -30°. Nous marchons pendant une demi-heure. Nous arrivons à une station de métro, puis descendons à nouveau dans une gare. Nous arrivons dans un grand hall. Il faut attendre le train. L'attente sera longue. Enfin nous partons. Nous montons dans un fourgon avec un poêle en son milieu. Le train s'ébranle. Nous arrivons bientôt à destination. Nous descendons, marchons, arrivons à un camp comportant des baraques de bonne facture. C'est un camp d'officiers. On nous met dans une baraque entourée d'un grillage. Nous sommes en quarantaine et en principe pour 3 semaines. L'ordinaire est un peu plus substantiel mais affamés comme nous étions, nous aurions avalé des kilos. Heureusement, la quarantaine n'a duré que 10 jours. Sans doute, surchargés, les lits gigognes se sont effondrés. On nous sort... Nous passons devant un médecin. Je suis à nouveau considéré avec quelques autres comme nécessitant un régime spécial. On nous met dans une baraque prévue à cet effet. Stupéfaction, miracle, les lits sont de vrais lits avec matelas, draps, couvertures. Le chauffage est convenable. Le matin à 8 heures, on nous apporte la soupe. A 10 heures, nous recevons un bol de lait écrémé. A midi à nouveau une soupe avec du pain frais mangeable et quelques cuillerées de kacha, une bouillie de sarrasin. En plus, comme on nous a à nouveau rendu nos certificats d'évasion, je touche tous les 2 jours ma ration supplémentaire.

Autre miracle : le camp possède une bibliothèque. Je me jette dessus comme un loup affamé. Je lis du matin au soir. Elle est tenue par un officier de la Division Bleue. Il parle le français. Je revis, je ressuscite. C'est toujours l'hiver, mais les jours se sont déjà nettement allongés. Début avril, se déchaînera encore une tempête de neige de trois jours. On se croirait revenu au plus fort de l'hiver. Puis, une semaine plus tard, nous nous réveillons avec un soleil éclatant, une température douce, peut-être 10°. La chaleur du soleil pénètre partout. Le printemps s'installe avec une surprenante rapidité. Toutefois, la terre gelée résiste. Nous pataugerons encore pendant trois semaines dans la boue. En ce début d'avril, il y avait aussi Pâques. Un aumônier a dit une messe. Il a donné une absolution générale et distribué la communion sous forme de petits cubes de pain blanc. Un ténor italien a chanté. Il y avait là, des officiers de toutes nationalités : allemande, italienne, hongroise, roumaine, finlandaise, espagnole, française, polonaise et me semble-t-il même belge et norvégienne. Je suis resté 20 jours en régime spécial. Revu par le médecin, il m'a jugé suffisamment retapé pour rejoindre les autres dans une baraque ordinaire. Comment était-elle aménagée ? Je ne m'en souviens plus. Le mode de vie est resté le même. Personne ne sort du camp. L'intendance russe se charge de tout. Dehors c'est la banlieue. Du matin jusqu'au soir on entend le ronflement de puissants moteurs. Le bâtiment que nous avons longé est sans doute une usine de fabrication de moteurs d'avions. Ah ! Si nous pouvions passer le reste de la guerre dans ce camp ! Seulement fin avril, nouveau départ des Alsaciens-Lorrains exclusivement, plus quelques Luxembourgeois et un lieutenant de la L.V.F.[20].

Destination : Tambov à environ 500 km au sud-est de Moscou. Le camp, avec ses baraques creusées dans

[20] L.V.F. Légion des Volontaires Français contre le bolchévisme

le sol comme à Mojaïsk, faisait donc également partie du goulag. Heureusement pour nous : pas besoin de "kommando". Il est situé dans une forêt. Il est immense. Il abrite dans les 7000 prisonniers, rassemblés par nationalité : quelques milliers de Roumains, des Hongrois, 1500 Alsaciens-Lorrains, la plupart venus du front de l'Ukraine, avec 6 de la L.V.F, des Allemands. Nous sommes dans les 120 par baraque. Chacune a son responsable, généralement un sergent ou un caporal, les anciens de l'armée française ayant gardé leur grade dans la Wehrmacht. L'ensemble de notre contingent est sous l'autorité d'un adjudant, un nommé EGLER. Le commandant du camp est à nouveau un demi-analphabète. Il compte à haute voix, ponctue chaque chiffre d'un geste des bras. Arrivé à la fin, il calcule, recommence. C'est qu'il faut qu'il multiplie son total par trois et y ajoute un ou deux du bout. Il doit mettre deux heures pour faire tout le camp. Ces commandants on dû obtenir leur grade pendant la guerre civile, et mobilisés, l'ont retrouvé.

Comme il fait beau et relativement chaud – Tambov se trouve à la latitude de Berlin – nous passons notre temps à flâner autour des baraques. La grande affaire c'est la bouffe. Chaque baraque a ses hommes de pain et de soupe. Les morceaux de pain sont soigneusement pesés. La distribution de la soupe apportée dans un baquet à deux anses était à nouveau soigneusement observée. Chacun surveillait attentivement sa part. Les journées passèrent ainsi tranquillement. A la mi-mai, commencèrent à circuler des bruits bizarres : il serait question de former une brigade ALSACE-LORRAINE qui combattrait à côté des Russes. Puis une nouvelle rumeur se répandit : nous serions rapatriés sur l'Afrique du Nord pour combattre avec DE GAULLE. Les nouvelles rations seraient de 750gr par jour. Les hommes de soupe firent apparaître tout le gras en plongeant la louche dans le baquet... Maintenant plus de doute : ils nous retapent pour nous rendre plus présentables. Nous étions loin d'être rassasiés mais, au moins avions-nous davantage le ventre plein. Le 22 mai arrivent plusieurs officiers. Chacun s'installe devant une baraque, relève les noms... Je deviens "*OLSOERE*"... Nous sommes pleins d'enthousiasme. Nous défilons dans notre partie du camp en chantant. Le commissaire politique, un "Kirghise", nous tient tous rassemblés, un discours enflammé se terminant par : « *Vive la glorieuse Armée Rouge, en tête son chef suprême le grand maréchal Staline* ». Tout le monde applaudit. Avant notre départ une commission doit nous passer en revue. Début juin, nous recevons des draps. Tous les jours nous l'attendons. Le 7 juin, nous apprenons le débarquement allié en Normandie. Enfin ! Maintenant la guerre se terminera rapidement... La commission n'arrive toujours pas. Le 9 on nous reprend les draps. C'est la consternation. Nos merveilleux rêves s'envolent. Notre ordinaire repasse à celui d'avant. Plus besoin de nous engraisser. Nous resterons dans ces baraques que nous espérions quitter bientôt à jamais. Les pessimistes abattent le moral à ceux qui veulent encore y croire. C'est que, paraît-il, notre départ n'est que partie remise. Quelques jours plus tard, rassemblement. EGLER nous dit de garder espoir et demande 300 volontaires pour aller planter des pommes de terre dans un kolkhoze voisin pendant deux semaines... Je me garde de me présenter. Je ne vais pas user mes forces.

Fédération des Anciens de Tambov

Le 7 juillet 1944 au camp de Tambov, le général PETIT chef de la mission militaire à Moscou signe la convention des 1500 prisonniers français avec le général russe PETROV.

Début juillet, on reparle de la commission. Les draps reviennent. La commission arrive le 8 juillet : le général PETIT, attaché militaire français à Moscou, un général russe[21], quelques officiers, un civil, des femmes... Le lendemain nous sommes habillés de neuf en uniformes russes ; les chaussures sont américaines. Comme accessoires nous touchons une gamelle et un quart indubitablement russe – la gamelle fait deux litres et demi, et le quart un demi-litre – et une cuillère en bois. Le commissaire nous fait un dernier discours. Il nous demande de dire la vérité sur notre captivité lorsque nous serons en France, c'est-à-dire que nous avons été bien traités. Le 10 c'est le départ. Nous sommes 1500 organisés à partir des baraques en formation militaire, groupes, sections, compagnies, bataillons. Quelques uns sont restés, un cafouillage sur les listes. Ils nous ont regardés partir en pleurant. Parmi nous 5 de la L.V.F. Le 6ème, un nommé Mario, a préféré rester.

[21] Le général PETROV, commandant la 3ème armée d'Ukraine et ancien attaché militaire à Paris

Le retour :

Notre trajet sera celui passant par le Moyen-Orient. Nous n'entrons pas dans Tambov... Un long train de marchandises nous attend non loin de la sortie de la forêt. On nous y répartit... Ca y est nous partons ! Nous sommes plein d'émotion. Que de souffrances nous laissons derrière nous ! Ces derniers jours, un fort contingent d'Alsaciens-Lorrains était arrivé. Ils s'étaient tous agglutinés à la sortie du camp, nous regardant partir...

Notre train passe par Voronej, se dirige sur Rostov, longe le Caucase. Arrêt à Mineralnie-Vody. La station thermale est à l'image du reste du pays. Je me rappelle d'une grande maison en bois pour curistes, une plus petite dans laquelle nous passons sous une douche. On nous fait une soupe. Notre gamelle aura servi. Le long du parcours, nous touchons du pain séché et du lard. Nous repartons, longeons la Caspienne que nous apercevons de temps en temps. Nous fêtons le 14 juillet dans une belle et verdoyante contrée. Arrêt, soupe, discours. Nouveau départ.

Photo :DN du 4 juillet 1944

Départ du camp 188 de Tambov du contingent des « 1500 » en uniforme russe

Le train, sur voie unique, traverse le Caucase, zigzagant souvent entre de hautes parois verticales. Il nous amène jusqu'à Tabritz au nord de la Perse, où s'arrête la ligne. De nombreux camions d'origine américaine nous attendent à la sortie de la gare. Nous y montons. Ils comportent de chaque côté une banquette en bois. Nous prenons place. Ce n'est pas bien confortable. Ils sont bâchés, ouverts devant. Nous passons par un marché. Le spectacle est étonnant : une foule bigarrée, des étalages pleins de victuailles... Il fait de plus en plus chaud. Notre convoi s'arrête à une dizaine de kilomètres de Téhéran devant un immense camp anglais. La Perse était occupée en partie par les Russes, en partie par les Anglais. Nous descendons des camions, nous nous alignons. EGLER commande le "*garde à vous*, *l'en avant marche*". Nous franchissons la porte du camp. Certains ne peuvent retenir leurs larmes. Nous sommes libres. Adieu les Ivan, adieu les six mois de froid et de neige, adieu la faim lancinante, adieu le dépérissement physique et moral, l'effondrement, la mort ; adieu les miséreuses isbas, adieu la population moyenâgeuse de laquelle des siècles nous séparent, adieu la glorieuse Armée Rouge avec en tête son chef suprême...

Nous sommes libres, libres ...

L'accueil des Anglais est bienveillant. Ils savent d'où nous venons, devinent ce que nous avons enduré. Ils nous mènent immédiatement sous des douches et nous donnent à la sortie l'uniforme colonial anglais : shirt, pantalon, chemisette kaki, casque colonial, une outre de deux litres et demi. Il faut boire cinq litres d'eau par jour. Un camion-citerne passe deux fois dans la journée. Nos uniformes sont rendus aux Russes. Ils avaient débarqué des sacs de pain et de lard nous revenant apparemment. Les Anglais n'en veulent pas. Ils auraient mieux fait de nous les répartir durant le trajet. Ils seront pour eux. C'est certainement ce qu'ils avaient espéré.

Le camp est sur un terrain désertique ; les tentes n'en occupent qu'une petite partie. On nous y répartit. A peine installés, se répand un fumet que depuis longtemps nous n'avions plus senti. Voilà un accueil ! L'eau nous vient à la bouche... les portions trop grasses... le lendemain le camp entier a la diarrhée. Heureusement les latrines offrent pas mal de place... Après le froid, nous voilà dans la chaleur... A Téhéran il fait 43° à l'ombre... Nous sommes 4 par tente... Une semaine après notre arrivée on nous projette "*les mille et une nuits*"... Quelques jours plus tard arrivent trois officiers français certainement pour nous encadrer, nous prendre en charge. Cette fois-ci la boucle est bouclée. A travers eux nous retrouvons la France. Après quatre années douloureuses, nous sommes accueillis par la mère Patrie. Ils s'installent sous une tente spacieuse pour relever nos noms. En raison de la chaleur nous allons par deux, le sortant appelant les deux autres. J'y entre tout sourire que je rengaine bientôt. Les trois visages sont plutôt fermés... C'étaient à l'évidence des agents du Renseignement. D'ailleurs les cinq de la L.V.F ont été emmenés et on ne les a plus revus. Mario a peut être bien fait de rester à Tambov. Renseignements ou non, ils auraient pu être plus aimables. Ils ont dû se dire : « *Les voilà ces Alsaciens aux noms allemands qui ont endossé l'uniforme "schleuh" et combattu pour la victoire du Reich !* ». De toute façon, il était pour le moins inconvenant de vouloir nous épurer dès notre libération. On aurait pu attendre notre arrivée en Algérie... Après deux semaines dans le camp, c'est le départ en dodges, camions anglais. Passerons-nous par Téhéran ? Hélas non. Etre si près de la ville et ne pas en voir au moins un bout... Nous arrivons à Bagdad. Nous traversons un pont sur le Tigre et débouchons rapidement sur une grande caserne. Interdiction de sortir. Nous repartons le lendemain... Nous passons par la Syrie, la Transjordanie, la Palestine jusqu'au

port de Haïfa. Nous y restons plusieurs jours... Nous embarquons sur un bateau hollandais le « Ruyss » avec un millier de soldats anglais. D'autres bateaux nous attendent ou nous rejoignent au large. Le convoi descend sur Alexandrie où il se gonfle encore. Il comporte une quinzaine de bateaux protégés par 4 ou 5 navires de guerre. Le matin avec le thé, nous touchons de petits pains exquis, tout frais, d'une blancheur que nous n'avions jamais vue. Ils étaient faits, paraît-il, avec de la farine de riz. Les repas sont bons mais toujours pas assez copieux. Nous dormons dans les cales sur des hamacs... Après deux ou trois jours de traversée, nous arrivons à Tarente. Nous débarquons. On nous loge dans une usine désaffectée. Ce jour même nous apprenons la libération de PARIS... Nous embarquons sur le paquebot *"LA VILLE D'ORAN"*. Suprême confort, nous logeons dans des cabines. La cuisine est française... On nous donne du vin. Ouf ! Je n'en pouvais plus de ce thé comme unique boisson...

Nous arrivons à Alger, Alger la blanche que nous admirons depuis le large. D'Alger, nous gagnons une caserne à Maison-Carrée, un faubourg. Nous quittons l'uniforme colonial anglais et endossons l'uniforme américain. Il fait toujours très chaud. Nous avons aussi touché nos premières cigarettes. Comme je ne fumais pas, j'ai donné les miennes à quelques copains fumeurs... Un jour, nous sommes allés à la mer dans l'intention de nous baigner... Après deux semaines, nous repartons en train. Arrêt à Orléansville où nous passons la nuit dans une caserne. Le lendemain nouveau départ et arrivée à Ténès, un port entre Alger et Oran... Nous y sommes pour 3 semaines, paraît-il, le temps de nous retaper complètement. C'est l'euphorie, la belle vie continue : nourri, vêtu, logé, sans le moindre souci, simplement se laisser vivre, dans un milieu de copains, un environnement pittoresque... Je ne serai jamais assez reconnaissant à DE GAULLE d'avoir demandé aux Russes notre rapatriement. Dès la soirée de notre arrivée, je connus ma première cuite, une carabinée avec du vin rouge, du 13°... Le lendemain, je me suis fait rabrouer pour avoir "*fait du foin*" ; je ne me suis plus souvenu de rien... Comme dans toute ville de garnison, il y avait un bordel. Ce fut pour beaucoup l'occasion d'une première expérience... Au bout des 3 semaines, une demi-douzaine d'officiers se sont présentés, venus de différentes armes pour nous recruter dans la leur : commandos, légion étrangère, génie, matériel, d'autres ? Manquait l'infanterie classique...A nous de faire notre choix...Va pour le génie... Le camp se vide. Notre caserne se trouve à Hussein-Dey, un faubourg tout près d'Alger... Nous avons repris les exercices militaires courants. Tout fut acquis sans "*drill*", gueulantes, vociférations. Nos sorties le dimanche furent évidemment Alger même. On nous a déconseillé, même interdit, le contact avec les musulmanes, complètement voilées, ne laissant apparaître que leurs deux yeux noirs. Impossible de déceler leur âge... Celle-ci a-t-elle 15 ou 50 ans ? En ville notre distraction majeure c'est le cinéma... J'ai aussi découvert la presse à Alger, la quotidienne... Début février, la compagnie est habillée de neuf en uniforme canadien, un de plus, le sixième identique à l'anglais mais de couleur légèrement différente. Nous embarquons pour la France, la dernière, l'ultime étape. Adieu l'Algérie, adieu fascinant pays. J'espère te revoir un jour, en touriste, avec ma future femme, mes futurs enfants... J'ai 21 ans, j'ai survécu, je suis vivant... Et maintenant nous voguons vers la France. Je vais bientôt rentrer chez moi à Reichshoffen, retrouver ma famille : Maman, Papa, Jeanne, Ernest, les voisins tous les autres. Ah ! Si je pouvais leur crier – *J'arrive, j'arrive, je suis vivant ! – Pourvu qu'on ne leur ait pas dit que j'étais mort !* Au large, nous avons rejoint un convoi venant de Gibraltar. La prudence commande toujours la formation de convois escortés par des navires de guerre. Quelques sous-marins rôdent toujours en Méditerranée. La traversée se passe tranquillement jusqu'au Golfe du Lion où souffle un fort mistral. Il soulève des vagues de plus en plus importantes. Nous sommes tous couchés dans la cale, malades. Après plusieurs heures nous arrivons enfin à quai, débarquons. Je pensais que le mal de mer allait s'arrêter. Il durera encore plusieurs heures. Nous passons la nuit dans une caserne. Le lendemain, un train nous amène à Avignon. Nous rejoignons une caserne du génie. Nous serons occupés à différents travaux...

En ce début février 1945, l'Allemagne est enserrée de partout. La fin est proche. L'avance alliée avait été un temps stoppée par une importante contre-offensive allemande. Essayant de rééditer la manœuvre de mai 40, Hitler a concentré d'importantes forces dans les Ardennes... L'offensive fut lancée le 16 décembre alors que la neige et le brouillard clouaient l'aviation alliée au sol. Le premier objectif stratégique fut Bastogne à 150 km de Bruxelles. La ville est encerclée le 21. Au quartier général d'EISENHOVER, c'est la panique. Remis du choc, les Américains réagissent, favorisés par une météo permettant à leur aviation d'intervenir... Le 26, les chars de PATTON, venus du nord de la Lorraine, percent les défenses allemandes. La ville est dégagée, l'offensive stoppée. Ce même jour, les Allemands ont lancé une deuxième offensive de la Moselle au Rhin avec Strasbourg comme objectif. Les Américains avaient libéré le nord de l'Alsace début décembre et avaient pénétré en Allemagne. Chose extraordinaire, le lendemain de leur arrivée, un coursier de la mairie vint annoncer à mes parents que j'étais en Algérie. Le renseignement a été fourni par un des officiers français accompagnant les troupes américaines. Il s'était trouvé à Alger au moment de notre arrivée. Originaire de Reichshoffen, il avait relevé nos noms – nous étions 6 – et les avait donnés à la mairie. Ce fut évidemment une nouvelle époustouflante et un espoir renforcé pour ceux ayant quelqu'un de porté disparu... Nous fûmes démobilisés le 25 juillet. Comme le train Lyon-Strasbourg ne marchait pas encore, on nous remit un billet Avignon-Paris et Paris-Strasbourg.

Nous arrivâmes à Paris dans la matinée. Nous avions la correspondance à 9/10 heures du soir. Nous prenons le train comme prévu. Tous les ponts avaient été détruits et remplacés par des ponts à échafaudage en bois. Les trains ne pouvant les franchir qu'à vitesse très réduite, le voyage durera 12/13 heures ; Nous sommes

arrivés vers 11 heures à Strasbourg. Le train s'est arrêté à 1km de la gare, celle-ci ayant été détruite ainsi que ses abords. Nous avons mangé dans un restaurant un repas plutôt frugal. C'était un dimanche. Il n'y avait ni train, ni bus. Il ne restait qu'à rentrer à pied ou passer la nuit dans un hôtel, à condition de trouver une chambre libre. Ceux des environs partirent gaillardement. Nous étions trois à aller au-delà d'Haguenau, deux à une cinquantaine de kilomètres, le troisième à une soixantaine. De plus, nous trimballions quelques affaires avec nous. Les miennes étaient dans une boîte en bois d'environ 40 cm de long, 20 de large, 25 de haut, avec une poignée dessus. Elle n'était pas bien commode à porter. Que faire ? Le plus sage aurait été de passer la nuit à Strasbourg mais c'était encore reculer d'une journée notre arrivée chez nous. Nous sommes donc partis à pied en ce début d'après-midi, espérant bien pouvoir profiter de la voiture de quelque paysan se rendant à un patelin voisin. Il n'en fut rien. La route resta désespérément vide. Nous avons dû arriver à Haguenau dans les 9/10 heures du soir. Là, nos chemins se sont séparés. Je suis parti seul vers Reichshoffen. Encore 18 km à faire. Je me suis traîné de plus en plus. Et cette sacrée boîte pesait de plus en plus lourd, frottait à la cuisse. Je l'aurais bien balancée, vu ce qu'il y avait dedans, mais de l'avoir portée jusque là aurait été inutile. Elle m'a au moins servi pour m'asseoir dessus, pour me reposer. La dernière fois ce fut à moins de 500m de la maison. Je n'en pouvais plus. Enfin, j'arrive. Il est 3 heures du matin. Je frappe à la porte. C'est Jeanne qui m'entend la première. Elle s'écrie : – *C'est René !* – Tout le monde se réveille, descend précipitamment. On s'étreint avec force et émotion. Quelques larmes coulent. On échange quelques phrases décousues puis je me trouve dans ma chambre, dans mon lit et sombre dans un profond sommeil. Le lendemain, je me réveille sur un nuage. Je me retrouve chez moi. Je le réalise avec un sentiment de miraculé. Je me lève, descends. Des visages radieux m'accueillent. A nouveau, nos propos sont des plus décousus. On a tellement de choses à se dire. Je raconte brièvement mon périple. Eux m'apprennent que, sur 28 incorporés de ma classe[22], 11 ne sont pas revenus. Tous ces copains, morts au front, qu'on ne reverra plus... Nous avons payé cher. Dans la journée, j'ai croisé Lucie. J'étais toujours amoureux d'elle. Souvent je m'étais demandé ce qu'elle devenait. A ma grande stupéfaction elle est passée sans me regarder. Je n'ai pas compris. J'ai supposé qu'elle avait été très gênée de n'avoir pas répondu à ma lettre. Tout de même **!...** A notre prochaine rencontre, je me suis arrêté et le l'ai abordée. Nous avons bavardé en voisins. Par la suite, je vis qu'elle ne fréquentait plus Fernand mais le Maxime qui avait 10 ans de plus qu'elle.

Fédération des Anciens de Tambov

Embarquement dans les wagons à la gare de Rada

Le surlendemain je suis allé à Niederbronn, voir les parents de Charles BREISACH. Ils sont anxieux, me questionnent, s'accrochent. – *A l'hôpital, ils ont bien dû le soigner. Il a dû revenir au camp alors que vous étiez déjà partis. Comment étiez-vous traités ?* Je n'ai pas osé leur dire combien il était mal au point lorsqu'on l'a emmené. Il n'est pas revenu. Je vais également voir les parents de Claude THIERSE. Il était avec untel de Schiltigheim lorsqu'ils ont été faits prisonniers. Claude était blessé. Je n'en savais pas plus. Je leur ai donné le nom du gars. Ils sont allés le voir. Claude n'est pas revenu. D'autres parents viennent me voir... C'est à partir d'octobre me semble-t-il, que les prisonniers des Russes ont commencé à rentrer.

Pour moi, la vie de tous les jours a, peu à peu, repris ses droits. Il fallut que je reparte à Strasbourg dans un centre de rapatriement pour avoir mon retour officialisé. J'ai touché 6000 francs, soit 2 mois de salaire d'un ouvrier. Cela m'a dispensé de chercher du travail dans l'immédiat. Reprendre mon emploi à la *Schmelz* ne m'emballait guère. Le 25 septembre je suis allé à Strasbourg pour me faire inscrire à l'office du travail. On m'informa qu'on cherchait des employés de bureau aux ateliers SNCF de Bischheim. Je m'y suis présenté. Le lendemain matin avait lieu un concours de recrutement.

Je m'y suis inscris. Quelques jours plus tard, je reçus un courrier comme quoi, j'avais été accepté et que je pouvais commencer le lundi 2 octobre. Le sort en est jeté. Une nouvelle vie allait commencer.

[22] De ma classe 1924.